

# CANAL STUDIO

N° 20



2018 — 2019

**LE FRESNOY**

STUDIO DES ARTS Tourcoing  
NATIONAL CONTEMPORAINS

**PANORAMA 20**  
EXPOSITION DU 22 SEPTEMBRE  
AU 30 DÉCEMBRE 2018

P18 INFORMATIONS  
PRATIQUES

P9 **FÉLIX LUQUE  
SÁNCHEZ**  
PAU WAELDER

P16 **LE BÉNIN  
AU FRESNOY**

PATRICK SANDRIN

P8 **PATRICK  
JOUIN**

DU 02 FÉVRIER

P14 **LE LABORATOIRE  
DE LA NATURE**

AU 21 AVRIL 2019  
PASCALE PRONNIER

P20 SÉLECTION  
DES CANDIDATURES

P5 **ANDRÉ  
S. LABARTHE**  
DANIEL DOBBELS

P6 **WANG  
BING**

P11 **ANNIE  
ZADEK**

P7 **FÉLICIE  
D'ESTIENNE  
D'ORVES**

DU 22 SEPTEMBRE

P12 **PANORAMA**

AU 30 DÉCEMBRE 2018

**20** LE RENDEZ-VOUS ANNUEL  
DE LA CRÉATION AU FRESNOY  
JOSÉ MANUEL GONCALVEZ

P10 **BÉLA  
TARR**  
STÉPHANE BOUQUET

## ALAIN FLEISCHER, DIRECTEUR DU FRESNOY

Après que l'année 2017 a été marquée par la célébration du 20<sup>e</sup> anniversaire du Studio national (les actes du colloque *Le rêve des formes* au Collège de France seront publiés au printemps par les Editions du Seuil), de nouveaux événements ont encore eu lieu sur ce thème en 2018 : d'une part deux journées consacrées à Vingt ans de musique contemporaine au Fresnoy, et la présentation d'œuvres réalisées en collaboration avec des compositeurs qui furent professeurs invités, ou avec des institutions musicales, et d'autre part la soirée à la Cité de l'architecture et du patrimoine du Palais de Chaillot, à Paris, en hommage à Bernard Tschumi, l'architecte de notre bâtiment, et en sa présence. Dans l'ancienne salle de la Cinémathèque française, un public nombreux et attentif a pu entendre les interventions d'Alain Guiheux et de Daniel Dobbels, présentées par Emmanuel Rubio, ainsi que les témoignages d'anciens étudiants (Elsa Bres et Arnold Pasquier), après la projection d'un film réalisé pour la circonstance, intitulé *20 ans après, Le Fresnoy de Bernard Tschumi revisité*.

Mais l'année 2018 a été principalement marquée par le lancement du projet qui, à l'horizon de 2023, verra naître un nouveau Fresnoy, le Studio-Lab international, lequel devrait permettre le dialogue et les collaborations entre artistes et scientifiques dans une interdisciplinarité élargie et productive de travaux singuliers.

Avec à notre tête, Bruno Racine, président du conseil d'administration, nous serons désormais mobilisés, pendant l'année 2019 et les suivantes, par l'affinage et la mise en œuvre du projet en vue de sa présentation à nos tutelles historiques, ainsi qu'à de nouveaux partenaires, publics et privés. Ces soutiens seront nécessaires au renforcement de notre équipe, à la création d'espaces de travail et d'équipements supplémentaires, afin qu'une communauté mixte puisse effectivement vivre au Fresnoy, y trouver les moyens de production adéquats ainsi que des lieux d'hébergement, d'échange et de convivialité. Le projet a déjà été porté à la connaissance de la Région Hauts-de-France (en la personne de son vice-président à la Culture, François Decoster), et du ministère de la Culture (notamment en la personne de Marc Drouet, directeur régional des affaires culturelles et de Béatrice Salmon, cheffe de service, directrice adjointe chargée des arts plastiques au sein de la Direction générale de la création artistique). À ce point du dossier, les réactions très favorables nous encouragent pour les prochaines démarches, au plus haut niveau.

Une phase concrète de préparation se réalise en ce moment même, avec l'étude de programmation conduite par la société Idéel, grâce à un généreux mécénat de Jean-François Dutilleul, membre de notre conseil d'administration et ami du Fresnoy. D'autres contacts ont déjà eu lieu : avec Bernard Tschumi, avec Vilogia, bailleur social (pour l'éventuelle construction de logements), avec les responsables de la Plaine Images et de la SEM Ville Renouvelée, pour la possible implantation d'équipements du nouveau Fresnoy, en complément de ceux susceptibles d'être accueillis sur notre site. Ce grand projet d'un « Fresnoy augmenté » est

conforté par notre présence dans deux opérations majeures, où nous avons été associés aux lauréats des appels d'offres : la première est la rénovation complète de la Géode au parc de la Villette (Universcience) par la société Pathé Gaumont, avec la création d'un laboratoire de recherche confié au Fresnoy, pour la réflexion et l'expérimentation sur le cinéma de demain, ses techniques de production et de diffusion, ses modalités narratives.

L'autre grand chantier auquel Le Fresnoy participera est celui de la transformation complète de la gare du Nord à Paris, accompagnée d'une vaste opération d'urbanisme dans tout le quartier alentour, qui a été confiée à la société Ceetrus et aux architectes Valode & Pistre. En collaboration avec la société de production d'Eva Albarran, Le Fresnoy sera appelé à concevoir toute l'activité artistique de la future gare du Nord : programmation régulière, commande d'œuvres pérennes à des artistes et, sur notre proposition, création d'une biennale internationale des arts numériques sur le site même de la future gare. Ces deux grandes opérations soulignent la place de choix qu'occupe désormais Le Fresnoy sur la scène culturelle et artistique, et elles ne peuvent que profiter à la réalisation de nos projets.

On peut aussi ajouter la convention de collaborations entre l'Académie de France à Rome, Villa Médicis, et Le Fresnoy, sur le point d'être conclue. Mais le présent n'est pas en reste face à ces belles perspectives d'avenir. Dès maintenant, l'équipe pédagogique a mis en place un programme de préfiguration de nos futures activités en invitant comme consultants d'éminents scientifiques (Annick Lesne, physicienne et biologiste, Jean-Philippe Uzan, astrophysicien et cosmologiste), et en accueillant parmi la nouvelle promotion un étudiant à profil scientifique.

D'un autre côté, la programmation conduite par Pascale Pronnier insiste désormais sur des manifestations et expositions qui cultivent principalement la relation entre arts et sciences (ce fut le cas pour Océans, une vision du monde au rythme des vagues, ce sera à nouveau le thème de l'exposition Le Laboratoire de la nature, inaugurée le 1<sup>er</sup> février 2019).

Par ailleurs, nous avons la joie d'accueillir à nouveau deux étudiants africains : une Béninoise, Éliane Aisso, et un Malien, Moïse Togo. Au Mali, en souvenir de Bakary Diallo (notre étudiant tragiquement disparu dans un accident aérien), l'Institut français a créé un prix portant son nom (un grand merci à Sophie Renaud), assorti d'une bourse pour deux années d'études au Fresnoy. Une procédure de sélection, conduite en collaboration avec l'Institut français de Bamako, a permis de choisir le lauréat. Simultanément, c'est une initiative privée, celle de Patrick Sandrin, un ami du Fresnoy de longue date, qui nous a sensibilisés à la scène béninoise. Avec l'aide de l'artiste Dominique Zinkpè, et de son Centre arts et cultures d'Abomey-Calavi, et avec la précieuse collaboration de Marion Hamard, l'Institut français de Cotonou et Le Fresnoy - Studio national ont organisé un workshop conclu par une exposition, qui nous a permis de choisir sur travaux la jeune artiste lauréate.

Comme il fut difficile de départager les meilleurs, Patrick Sandrin a généreusement offert à Moufouli Bello, la candidate classée 2<sup>e</sup>, une bourse de séjour d'un mois au Fresnoy, afin qu'elle se familiarise avec nos enjeux, notre pédagogie, nos équipements de production, et qu'elle découvre la scène artistique française. S'inspirant de ce geste, l'Institut français de Cotonou a financé un séjour semblable pour Hermance Senami Donoumassou, classée 3<sup>e</sup>, et les deux jeunes filles ont fait le voyage ensemble pour participer à la rentrée 2018.

C'est donc une présence africaine renforcée et prometteuse qui se joint cette année à une promotion où sont présents comme d'habitude des jeunes artistes du monde entier.

Dans l'élan de son 20<sup>e</sup> anniversaire, Le Fresnoy - Studio national est donc porté par une énergie qui le pousse, d'une part à se réinventer pour continuer d'être de plain-pied avec la société et la culture contemporaines, et d'autre part à élargir son champ de rayonnement géographique en recrutant de jeunes artistes en provenance de pays insuffisamment représentés parmi nous, et qui nous apportent au moins autant que nous leur apportons.

L'année universitaire 2018/2019 verra également aboutir un premier doctorat en création artistique, celui de Joachim Olender (en cotutelle entre le Studio national - direction de travaux Jean-François Peyret -, et l'Université de Paris 8 - direction de recherche Catherine Perret -, soutenance au Fresnoy le 8 décembre 2018), bientôt suivi par ceux d'Isabelle Prim et de Smith (tous deux en cotutelle entre Le Fresnoy et l'Université du Québec à Montréal, UQAM). À moyen terme s'annoncent les doctorats de Marie Lelouche et de Vir Andres Hera (nouvelles collaborations avec l'UQAM). Et nous comptons proposer à de nouveaux étudiants des études doctorales en cotutelle avec l'Université de Lille, comme c'est déjà le cas pour Cindy Coutant.

Je salue tous les artistes éminents de diverses disciplines qui ont accepté d'être professeurs invités, et si je cite plus particulièrement Béla Tarr, c'est parce que nous l'accueillons pour une troisième année à titre exceptionnel, comme cela fut le cas auparavant pour des personnalités aussi exemplaires que Jean-Marie Straub, Danièle Huillet et André S. Labarthe. Je ne veux évoquer la tristesse d'avoir perdu ce dernier cette année - il fut un de nos amis les plus chers, et nous lui avons consacré une soirée d'hommage -, qu'en l'associant à des nouvelles joyeuses : la réussite au concours d'entrée à l'Académie de France à Rome de notre ancien étudiant Léonard Martin, l'accueil à la Casa de Velázquez de Madrid de Seydou Cissé (lui aussi ancien étudiant, camarade de Bakary Diallo), de Mathilde Lavenne et d'Andrés Padilla Domene, et enfin l'attribution du Prix Marcel Duchamp à Clément Cogitore qui, dans ses succès éclatants comme cinéaste autant que comme artiste, a l'élégance de ne jamais oublier qu'il compléta sa formation au Fresnoy.

Enfin, je me réjouis vivement d'accueillir comme commissaire de la prochaine exposition Panorama,

un vieil ami, Jean-Hubert Martin (dont la carrière est riche en postes prestigieux et en manifestations mémorables dont il fut le concepteur, comme Les magiciens de la terre), succédant à d'autres grands professionnels qui nous sont chers : Laurent Lebon, Jean de Loisy et José Manuel Gonçalves, ces dernières années.

Merci à toutes et à tous, collaboratrices et collaborateurs, partenaires officiels ou occasionnels, interlocutrices, interlocuteurs et amis, de m'aider à poursuivre la réalisation de cette œuvre qu'est devenu, pour moi, notre cher Fresnoy - Studio national.

# EDITORIAL

ALAIN FLEISCHER,  
DIRECTOR OF LE FRESNOY

After the Studio national's twentieth birthday celebrations in 2017 (the proceedings of the symposium *Le rêve des formes* at the Collège de France will be published this spring by Éditions du Seuil), new events continued in the same vein in 2018: two days were devoted to "Twenty Years of Contemporary Music at Le Fresnoy," including a presentation of works created in collaboration with composers who were visiting professors, or with musical institutions, while at the Cité de l'Architecture et du Patrimoine at the Palais de Chaillot, Paris, an evening was organised in homage to Bernard Tschumi, the architect of our building, who was in attendance. In the former theatre of the Cinéma-thèque française, a large audience listened attentively to the speakers Alain Guiheux and Daniel Dobbels, introduced by Emmanuel Rubio, as well as to the recollections of former students (Elsa Bres and Arnold Pasquier). These followed the screening of a film made specially for the occasion, titled *20 ans après, Le Fresnoy de Bernard Tschumi revisité*.

But the big event of 2018 was the instigation of the project that should culminate in 2023 with the creation of a new Le Fresnoy, StudioLab International, designed to extend the dialogue and collaboration between artists and scientists on a broader interdisciplinary basis that is conducive to the production of singular new work.

With Bruno Racine, president of our board of administration, at our head, 2019 and the years after it will see us busy developing and implementing the project that we will be presenting to our historic supervisory authorities, but also to new public and private partners. We will be needing their support as we strengthen our team and create new working spaces and technical amenities so that a truly diverse community can come to life at Le Fresnoy, enjoying proper production facilities and spaces for living, exchanging and socialising. The project has already been presented to the Regional Council of Hauts de France (represented by its Vice-Chairman in charge of Culture, François Decoster), and the Ministry of Culture (represented, in particular by Marc Drouet, Regional Director for Cultural Affairs). Given the highly favourable reactions encountered so far, we approach the next, high-level discussions in good heart.

As I write, we have reached an advanced phase of preparation, with programming tests being carried out by the company Idéel, thanks to the generous patronage of Jean-François Dutilleul, a member of our board and friend of Le Fresnoy. Other discussions are already under way: with Bernard Tschumi, with Villogia, a social housing lessor (for the possible construction of accommodation), and with the directors of Plaine Images, for the possible installation of equipment for the new Le Fresnoy, complementing the facilities that can be housed on our site.

This ambitious project for a "greater Le Fresnoy" is abetted by our involvement with two major operations in which we partnered the winning tender. The first is the project for the complete renovation of the Géo de la Parc de la Villette (Universcience) by Pathé Gaumont, which will include a laboratory, entrusted to Le Fresnoy, for research and experimentation into the cinema of the future (production, distribution techniques and narrative forms).

The other big project in which Le Fresnoy will take part is the complete transformation of the gare du Nord in Paris, accompanied by a sweeping urban development operation in the surrounding neighbourhood which has been entrusted to the Ceetrus company and to the architects Valode & Pistre. In collaboration with producers Eva Albarran & Co, Le Fresnoy has been asked to conceive the artistic activity around the new gare du Nord, with a regular programme, the commissioning of permanent works from artists, and, at our suggestion, the creation of an international biennial of digital arts on the site of the future station.

These two major operations reflect the central position now occupied by Le Fresnoy on the cultural and artistic scene, and are bound to help our own projects.

Also worth noting in this regard is the collaboration agreement between the French Academy in Rome (Villa Medici) and Le Fresnoy, currently being finalised. These are all exciting prospects, but the present, too, is dynamic. Already, the teaching staff has set up a programme to plan our future activities, to which end it is consulting with eminent scientists (physicist and biologist Annick Lesne, astrophysicist and cosmologist Jean-Philippe Uzan). We are also pleased to welcome a student with a scientific background in the school's new cohort.

For his part, head of programming Pascale Pronnier now insists on the importance of events and exhibitions that focus principally on the relation between the arts and sciences (this was the case with *Océans, une vision du monde au rythme des vagues*, and it will be the theme of *Le laboratoire de la nature*, inaugurated on 1<sup>st</sup> February 2019).

In addition, we are delighted to be welcoming two new African students, Eliane Aisso from Benin and Moïse Togo from Mali. In Mali, the Institut français has created a prize named after Bakary Diallo, the Fresnoy student who was tragically killed in an air crash, which comes with a two-year grant for studying at Le Fresnoy (for which we are indebted to Sophie Renaud). The first winner was chosen in collaboration with the Institut français de Bamako. In parallel, a private initiative by Patrick Sandrin, a longstanding friend of Le Fresnoy, heightened our awareness of the Benin scene. With the help of artist Dominique Zinkpè and his Centre arts et cultures in Abomey-Calavi, and with the precious collaboration of Marion Hamard, the Institut français in Cotonou and Le Fresnoy - Studio national organised a workshop that concluded with an exhibition. On the strength of the work shown there, we then chose one young artist.

And, as it was difficult to single out just one winner, Patrick Sandrin generously offered Moufouli Bello, the candidate who came second, a grant to work at Le Fresnoy for a month so that she could get to know our concerns, our teaching methods and production facilities, and gain an idea of the French art scene. Following his example, the Institut français in Cotonou then financed a similar stay for Hermance Senami Donoumassou, who ranked third. The two young women travelled over together to be present for the start of the new school year in 2018. This year, then, there is a strengthened and promising African presence among our cohort of new

students which, as usual, features artists from all over the world.

With the momentum given by its 20<sup>th</sup> birthday, Le Fresnoy - Studio national is looking ahead with an energy that is inspiring it, on the one hand, to reinvent itself so as to be in phase with contemporary society and culture, and on the other, to widen the geographical range of its action by recruiting young artists from countries that are insufficiently represented here, and that bring us at least as much as we bring them.

The 2018-2019 academic year will also see the award of the first doctorates in artistic creation: to Joachim Olender, in a programme co-supervised by the Studio national (director of research: Jean-François Peyret) and the Université de Paris 8 (director of research: Catherine Perret. Joachim will be defending his thesis on 8 December 2018) and, shortly afterwards, to Isabelle Prim and Smith (both co-supervised by Le Fresnoy and the Université du Québec in Montreal, UQAM). They should be joined fairly soon by Marie Lelouche and Vir Andres Hera (new collaborations with UQAM). We plan to propose new students for doctoral studies co-supervised with the Université de Lille, as it is the case for Cindy Coutant.

I would like to thank all the eminent artists from different disciplines who have agreed to come here as visiting professors, and if I mention Béla Tarr in particular, that is because, quite exceptionally, we are welcoming him for a third year, as we have in the past for those remarkable figures Jean-Marie Straub, Danièle Huillet and André S. Labarthe. If I mention our sorrow at losing André this year - he was one of our dearest friends and we organised an evening in his honour - I insist on doing so only in conjunction with more joyous news: the success of our former student Léonard Martin in the entry competition for the French Academy in Rome, the residency granted to Seydou Cissé (another former student and a friend of Bakary Diallo), Mathilde Lavenne, Andrés Padilla Domene at the Casa de Velázquez in Madrid, as well as the awarding of the Prix Marcel Duchamp to Clément Cogitore who, in his brilliant achievements as both artist and filmmaker has the elegance never to forget that he completed his training at Le Fresnoy.

Finally, I am delighted to welcome an old friend, Jean-Hubert Martin, as curator of our next Panorama exhibition. After a rich career directing prestigious institutions and conceiving memorable events such as *Les magiciens de la terre*, he takes up this task after other eminent professionals who are also close to our heart: Laurent Lebon, Jean de Loisy and José Manuel Gonçalves.

I thank everyone, all our collaborators, our official and occasional partners, our interlocutors and friends, for helping me to continue to develop this work of art that, in my eyes, is our dear Fresnoy - Studio national.

# ANDRÉ S. LABARTHE

PAR DANIEL  
DOBBELS



André S. Labarthe © photographie Patrick Messina.

Un proche meurt et l'on ne crie pas. Les yeux se baissent et se laissent pénétrer par le voile d'un deuil (où le mot cataracte se conjugue à ceux de chute et de catastrophe: les trois condensent des forces écrasantes ne disant pas leur nom) qui ne semble laisser flotter que la marque d'un nom propre, secrètement célébré et aimé, soudainement à l'abandon. La peur serait de le voir se réduire à un trait sans espace, s'enfonçant sous les puissances lourdes du temps. La mémoire cherche vite un souvenir... Une ombre de corps... Un accent inoubliable... gardant la présence, en un seuil d'existence réfractaire à l'avidité du lendemain sans lendemain.

L'hypothèse pourrait s'esquisser ainsi: André S. Labarthe (et ce serait la singularité de sa « politique d'auteurs », réinitée par les *Cahiers du cinéma*; la compréhension qu'il en avait) posait sa question - même plurielle - aux cinéastes, du point où l'œuvre de ceux-ci se voyait bordée par le cercle ou la figure d'un déclin ou d'un crépuscule possible. Cette menace pressentie (mais non formulée, non affirmée), la question (l'inter-view, les vues insoupçonnées de l'entrevue) éclairait la situation d'un rayonnement second, inlassablement relancé par le désir de ne pas en finir. Il s'agissait de toujours donner à entre-voir (ou à entre-écouter). Parfois en se taisant, en laissant passer un silence dont tel plan, telle séquence, tel choix de montage, telle coupe ou cadrage, telle rupture en apparence indéfinie mais, en sous-jacence ou sous-jachère, décisive, préservant la chose qui refusait d'être vue, qui refusait d'être dite, de peur de pétrifier le travail toujours en cours (même une fois l'explosion du cratère produite et sa lave refroidie). L'image, même morte, pense encore et se loge sous l'image naissante qui ne se sait pas détentrice d'une charge si profonde et si vulnérable. Position radicalement contraire et même étrangère à celle de l'inquisiteur critique, distanciée tout autant de l'herméneute hanté par le souci de ne pas être abusé. Tout colis porte en indication: haut, bas, fragile. Voilà les étiquettes que le fou de cinéma consent à suivre: le reste est une question de port et de dignité, d'envoi et de réception (et non d'accusé de réception). On reçoit, on soupèse délicatement, on regarde si la caisse envoyée est hermétiquement close ou striée de fines lignes de souffle et d'aération. On reprend le déroulement, image par image et l'on va vers ce moment où, les yeux rougis par la fatigue, un film se donne à voir, c'est-à-dire à revoir (l'adieu perdant en cet instant sa redoutable puissance de fin). Langlois était passé par là: une baignoire est sans eau où reposent et s'entassent les bobines; c'est ainsi qu'elle protège des flammes et des cendres.

A. S. Labarthe se tenait autre part, dans l'œuvre faite, dans ce *Georges Bataille, à perte de vue*, par exemple, où chaque plan et chaque séquence, chaque archive gagnée, chaque re-présentation soutenue pour mémoire, résistait à l'atroce rongement dont les étagères vides de livres marquaient les places vides, l'insoutenable désertion. A. S. Labarthe, lecteur-auditeur soucieux du moindre impair, joueur qui ne pouvait donner trait au désespoir, laisse la caméra longer cette immense chambre creuse où même le noir ne brille pas, se tenant hors résidence. Approche mate (les pièces sont tombées et les coups portés, effacés), néces-

sairement neutre et, comme telle, bouleversée, qui exige un prolongement faisant encore partie du jeu, même si la mort a frappé. Le S-entre le prénom et le nom - en marque l'initiale spirale, la folie au bout de ce compte abstraite. Le ciel n'est plus bleu; il meurt dans les gris et se brûle dans les pâleurs encore vives d'un clair-obscur ouvert à la chance (latéralité des couleurs, ici, comme arasées).

À un moment, dans l'entretien radiophonique retrouvé et exhumé par A. S. Labarthe, Bataille perd le fil de sa parole, de son discours mais, en un sens, non de son pouvoir de pensée: la faiblesse fait partie du « jeu ».

Une maille saute. Le cerveau lâche. Bataille en prend l'immédiate conscience. Ne s'en excuse pas, s'en inquiète juste par souci, l'analyse et la raccorde à son état en « matérialiste » qu'il est et dit être. L'accident cérébral « insigne » et presque insignifiant, un incident qui détricote le mouvement de la pensée. La voix, incroyablement douce-extrême par sa douceur - perd ce fil mais ne l'abandonne pas. Elle est au-delà du déchirement, d'une humanité veillée par une ouverture sans fin que la mort ne fera qu'interrompre sans en dénaturer l'accent inouï ou, plutôt, inespéré. Dans une autre séquence, les rats (de bibliothèque) peuvent couiner, siffler même, angoisser le corps nu d'une jeune femme rétractée dans son coin, une très étrange continuité a surmonté l'horreur, l'animalité et le silence: Bataille enchaîne, A. S. Labarthe monte, remaille et court sa chance.

Dans *Le Coupable*, Bataille écrit ceci: « Un homme trahit la chance de mille façons, de mille façons il trahit « ce qu'il est ». Qui oserait affirmer que jamais il ne succombera aux rigueurs d'une tristesse puritaine? Il trahirait encore n'y succombant pas. La trame de la chance accorde à chaque maille l'ombre et la lumière. C'est me traquant, me mutilant, sur un chemin d'horreur, de dépression, de refus (au surplus de désordres, d'excès) que la chance me toucha, la légèreté, la totale absence de poids de la chance (fût-ce un instant s'appesantir est perdre la chance). Je ne l'aurais pas trouvée la cherchant. Pourtant je ne doute pas déjà de trahir: je n'échappe à la trahison que me moquant de trahir moi-même ou que d'autres le fassent. Je suis en entier, toute ma vie et mes forces sont vouées à la chance: ce n'est en moi qu'absence, inanité... Rire et si gai. La chance: j'imagine dans la tristesse de la nuit la pointe d'un couteau entrant dans le cœur, un bonheur excédant, à n'en plus pouvoir... »

A. S. Labarthe allait vers les uns... Les sachant autres... Pour les rencontrer par chance... Et laisser s'étendre celle-ci comme une trame, lâche peut-être mais indéchirable (ce serait l'un des sens magiques des « Cinéastes de notre temps »).

Quelques lignes plus loin, Bataille note: « La chance est plus que la beauté, mais la beauté tire son éclat de la chance. L'immense multitude (la malchance) fait sombrer la (bête-sic) beauté dans la prostitution ». A. S. Labarthe a placé son regard sur cette ligne (souvent brisée) où la lame, soudainement usée, devenait l'âme sourdement éclatante d'une folle attention.

A loved one dies and we do not cry out. Eyes lower and mist over with the veil of a grieving (when the word cataract also means fall and catastrophe: the three notions condense crushing forces that do not speak their name) that seems to leave afloat only the mark of a proper name, secretly celebrated and loved, suddenly abandoned. The fear, then, would be to see it reduced to a mark without space, sinking beneath the cumbrous powers of time. Memory scrambles to find a recollection, a shadow of a body, an unforgettable accent, keeping the presence, on a threshold of existence resisting the greed of a tomorrow without a tomorrow.

The hypothesis could be set out as follows: André S. Labarthe (and this would be the singularity of his "auteur policy," as reinitiated by *Cahiers du Cinéma*; his understanding of the idea) put to filmmakers his question - even in the plural - from the point where their work become bounded by the circle or the figure of a decline or a possible twilight. This threat that was felt (but not formulated, not affirmed), the question (inter-view, the unexpected views seen between) shed on the situation the light of a secondary radiance, tirelessly revived by the desire not to end. The point was always to offer an interview (or inter-hearing). Sometimes by being silent, by letting through a silence like such and such a shot, such and such a sequence, such and such an editing decision, this cut or framing, this break that appears indecisive but is, below the surface, or below the fallowness, decisive, preserving the thing that refused to be seen, that refused to be said, for fear of petrifying the work that is always underway (even after the explosion of the crater and the cooling of its lava). The image, even when dead, still thinks and lodges itself under the nascent image which does not know it carries a charge so deep and so vulnerable. The position is radically contrary and even alien to that of the critical inquisitor, and just as distanced from hermeneutics, which is haunted by the desire not to be fooled. Every parcel carries indications: top, bottom, fragile. These are the labels that the film fanatic agrees to follow: the rest is a matter of bearing and dignity, of emission and reception (and not of acknowledging receipt). One receives, one delicately weighs, one looks to see if the case sent is hermetically closed or striated with fine lines of breath and aeration. One goes back over the unfolding, image by image, and goes towards the moment when, eyes reddened with fatigue, a film is seeable, that is, re-seeable (for in this moment the adieu loses its fearful power to end). Langlois had been this way: a bathtub is without water and there film reels rest and pile up. That is how it protects from flames and ashes.

A. S. Labarthe stood elsewhere, in the work made, in that *Georges Bataille, à perte de vue*, for example, in which each shot and each sequences, each archive achieved, each re-presentation sustained for memory, resisted the atrocious erosion in which the shelves empty of books mark the empty places, the unbearable desertion. A. S. Labarthe, a reader and listener concerned with the slightest indiscretion, a player who could not give despair its mark, lets the camera track along that huge empty chamber where even the black does not shine, positioning himself outside residency. A checked, matt approach (the pieces have fallen and the blows dealt have been erased), necessarily neutral and, as such,

overwhelmed, that demands an extension that is still part of the game, even if death has struck. The S-between given name and surname - marks its initial spiral, the madness at the end of this abstract account. The sky is no longer blue; it fades away in greys and burns in the still-bright pallors of a chiaroscuro open to chance (see the laterality of colours, here, as if planed).

At one point, in the radio interview found and exhumed by A. S. Labarthe, Bataille loses track of his words, of his discourse but, in a sense, not of his power of thought: the weakness is all part of the "game."

A link breaks. The brain gives way. Bataille is conscious of this immediately. Does not apologise, is preoccupied by it, out of concern, analyses it and links it to his state as the "materialist" that he is and says he is. The cerebral accident "insigne", and nearly insignificant, an incident that unravels the movement of thought. The voice, incredibly gentle-extreme in its gentleness-, loses the thread but does not abandon it. It is beyond the tearing, beyond a humanity watched by an opening without end that death will only interrupt without denaturing its unheard-of or, rather, un hoped-for accent. In another sequence, the rats (library rats) can squeal, whistle even, worry the naked body of a young woman withdrawn in her corner, a very strange continuity has overcome horror, animality and silence: Bataille resumes, A. S. Labarthe edits, reweaves and tries his luck.

In *Guilty Bataille* writes: "A man betrays his chance in a thousand ways. In a thousand ways he betrays 'what is.' Who could claim not to have succumbed to the rigours of a puritanical sadness at some point? Not giving in is still a betrayal. The fabric of chance interweaves dark and light. It is only to pursue me, to mutilate me, on a path of horror, of depression, of denial (and of disorder, of excess) that chance touches me, with lightness, a total absence of weight (to experience a moment of gravity and chance is lost). I could not find it by looking. Speaking, I have doubtless already betrayed it. I only escape the betrayal by mocking the betrayal myself or if other people do. I am entirely, all of my life and strength is dedicated to chance: there is only absence and inanity in me... Such gay laughter. Chance: I imagine in the sadness of the night the point of the knife entering into my heart, a happiness beyond limits, no longer beyond, able to..."

A. S. Labarthe reached out to others, knowing them to be other, in order to meet them by chance, letting chance stretch out like a web, loose perhaps but indcipherable (that would be one of the magic meanings of "Cinéastes de notre temps").

A few lines further on, Bataille notes: "Chance is more than beauty, but beauty draws its sparkle from chance. The crowd (bad luck) drags beauty down to prostitution." A. S. Labarthe set his gaze on that (often broken) line where the blade, suddenly worn, became the subtly flashing mettle of an extraordinary attention.

# WANG BING

**Réalisateur, scénariste, producteur. Né en 1967 à Xi'an, dans la province du Shaanxi, en Chine, Wang Bing a étudié la photographie à l'Académie des Beaux-Arts de Lu Xun et le cinéma à la Beijing Film Academy. Il a débuté sa carrière en tant que cinéaste indépendant en 1999. Découvert en 2003, *À l'ouest des rails* (Tiexi Qu/铁西区), gigantesque documentaire de plus de neuf heures, remportait un vaste succès international. En plus de ses documentaires (*Les Trois sœurs du Yunnan* / San zimei / 三姊妹, *À la folie* / Fengai / 疯爱), il a réalisé des installations vidéo (*Crude Oil* / Yuanyou / 原油, un film de quatorze heures), des films de fiction (*Brutality Factory* / Baoli gongchang / 暴力工厂, *Le Fossé* / Jiabiangou / 夹边沟) et de la photographie.**

Wang Bing est entré dans l'histoire du cinéma au tournant de ce siècle, en embarquant dans un train de marchandises avec une petite caméra DV louée et en se mettant à filmer les paysages enneigés du quartier industriel de Tiexi, dans le nord-est de la Chine. Les deux années suivantes, l'ancien étudiant

en photographie et en art documentait le déclin des entreprises d'État de la région, suivant inlassablement les travailleurs restants dans les couloirs et les vastes étendues des complexes industriels. Avec les trois cents heures de tournage, il créait le monumental *À l'ouest des rails* (2002), un document de neuf heures en trois parties sur la transition de la Chine d'une économie contrôlée par l'État à une économie de marché et sur la désolation de la classe ouvrière qui en a résulté, ouvrant la voie à un boom de la main-d'œuvre bon marché et précaire. Depuis lors, Wang Bing a continué à relater la vie quotidienne de celles et ceux qui vivent en marge de la société, au milieu des vastes paysages en mutation rapide de la Chine du 21<sup>e</sup> siècle, dévoilant ce qui reste trop souvent invisible sous couvert de « croissance miracle » et d'oblitération volontaire de la mémoire historique.

Poussé par le désir permanent de filmer et de découvrir, Wang Bing ne cesse d'explorer de nouveaux lieux et de nouvelles situations, se laissant entraîner par des rencontres fortuites et l'épiphanie de l'inattendu. Il a déplacé le cœur de ses activités de la province de Tiexi vers celles du nord-ouest de la Chine. Dans le désert de Gobi, il a travaillé pendant plusieurs années en secret sur son seul long métrage de fiction à ce jour, *Le Fossé* (2010), qui raconte les luttes pour survivre à Jiabiangou,

l'un des camps de travail du Mouvement anti-droitiste de Mao Zedong, de 1957 à 1961. Dans *Les Trois sœurs du Yunnan* (2012), il a documenté les vies d'une famille d'agriculteurs appauvris d'un petit village de montagne de la province du Yunnan, plus au sud-ouest, ainsi que celles des détenus d'un hôpital psychiatrique décrépit dans *À la folie* (2013), avant de suivre des familles réfugiées fuyant la guerre civile en cours au Myanmar dans *Ta'ang* (2016) et de voyager avec des travailleurs du textile migrants dans la ville de Huzhou, dans le sud du pays, avec *Bitter Money* (2016). Au sein de cette géographie personnelle, les projets au long cours alternent avec des projets plus modestes, mais non moins puissants. Ainsi, lors de la production du *Fossé*, Wang Bing a enregistré en une seule prise le témoignage étonnant de *He Fengming*, chronique d'une femme chinoise sur les persécutions qu'elle et sa famille ont subies tout au long du Mouvement anti-droitiste et de la Révolution culturelle. Lors du tournage des *Trois sœurs du Yunnan*, il a rencontré deux adolescents dont il a enregistré, en une série de longs plans fixes, l'expérience quotidienne de l'ennui et de la répétition dans une cabane exiguë, propriété d'une usine. Et, à Huzhou, au cours de la documentation du monde urbain des ouvriers et ateliers clandestins qui ne ferment jamais l'œil, Wang Bing a passé une semaine sur les rives désolées

du fleuve Yangtsé pour filmer les derniers jours de *Madame Fang* avant sa mort.

Des conditions brutales de l'esclavage moderne aux vestiges stériles des histoires qui s'effacent, des jeunes qui gâchent leur vie aux personnes âgées confrontées à la mort, des industriels aux parvenus, les oppositions et revirements fascinants de l'œuvre de Wang Bing s'accompagnent d'une même persévérance: la détermination à extraire du cœur de l'anéantissement les fragments ultimes du possible. En menant attentivement sa caméra à travers les espaces qu'il rencontre, jonglant respectueusement entre distance et proximité, il cherche patiemment à capturer la réalité et la puissance de ces personnes qui semblent faire l'expérience de la « vie la plus simple/mise à nu ». Plutôt que d'enfermer dans un cadre étroit, censé faire écho à leur vie minuscule, celles et ceux qu'il ignore le radar de l'Histoire, il choisit de leur donner le temps d'exister, ouvrant leur monde et affirmant que leurs corps, leurs voix et leurs gestes aussi ont des histoires à raconter.

*Wang Bing, un artiste sous les projecteurs*, Courtisane Festival 2018



Wang Bing sur le tournage du film *Dead Souls* / 2018 © D.R.

**Director, screenwriter, cinematographer, producer. Born in Xi'an, Shaanxi Province, China, in 1967, Wang Bing studied photography at the Lu Xun Academy of Fine Art and cinematography at Beijing Film Academy. He began his career as an independent filmmaker in 1999. Discovered in 2003, *West of Tracks* (Tiexi Qu/铁西区, an enormous documentary work of more than nine hours long, has garnered great success internationally. In addition to his feature documentaries (*Three Sisters* / San zimei / 三姊妹, *Til Madness* / Fengai / 疯爱), he is also active in video installation (*Crude Oil* / Yuanyou / 原油, a fourteen hour film), fiction film (*Brutality Factory* / Baoli Gongchang / 暴力工厂, *The Ditch* / Jiabiangou / 夹边沟), and photography.**

At the turn of this century, Wang Bing entered film history when he boarded a freight train with a small rented DV camera and started filming the snowy landscapes of the industrial district of Tiexi in

northeastern China. For the following two years, the former photography and art student documented the decline of the district's state-owned factories, tirelessly following the remaining workers in the corridors and expanses of the complexes. Out of the three hundred hours of footage, he created the monumental *West of the Tracks* (2002): a three-part, nine-hour document of China's transition from state-run to free market economy, and the ensuing desolation of the working class that makes way for an expansion of cheap and precarious labour. From then on out, Wang Bing has continued to chronicle the everyday lives of those who find themselves in the margins of society amidst the vast and rapidly changing landscapes of 21<sup>st</sup> century China, unveiling what all too often remains invisible under the guise of its "growth miracle" and its willful cancellation of historical memory.

Driven by an unceasing desire to film and to discover, Wang Bing never ceases to explore new places and situations, allowing himself to be led by chance encounters and the epiphany of the unexpected. From the Tiexi district, he moved his centre of activity towards the northwestern regions of China. In the Gobi Desert, he worked for several years in secret on *The Ditch* (2010),

his only fiction feature to date, which recounts the struggles to survive in Jiabiangou, one of the labour camps that were in use during Mao Zedong's Anti-Rightist Movement in the years from 1957 to 1961. More southwest, in the province of Yunnan, he documented the lives of a broken, impoverished farmer's family in a small mountain village in *Three Sisters* (2012) and the inmates of a decrepit mental hospital in *Til Madness Do Us Part* (2013), before following refugee families fleeing the ongoing civil war in Myanmar in *Ta'ang* (2016) and travelling with migrant garment workers to the southeastern city of Huzhou in *Bitter Money* (2016). Within this internal geography, long-term projects are alternated with more modest but no less powerful ones. During the production of *The Ditch*, for example, Wang Bing recorded in one single take *He Fengming's* startling testimony of the persecutions that she and her family endured throughout the Anti-Rightist Campaign and the Cultural Revolution. While filming *Three Sisters*, he met two adolescent boys whose daily experience of ennui and repetition in a cramped factory-owned hut he captured in a handful of fixed long shots. And in the course of documenting Huzhou's urban world of sleepless sweatshops and labourers, Wang Bing spent a week

along the desolate shores of the Yangtze River in order to film the last days of *Mrs. Fang* before she passed away.

From the brutal conditions of modern-day slavery to the barren vestiges of disappearing histories, from youngsters wasting their lives to elderly in the face of death, from the industrious to the recumbent, the striking oppositions and reversals in Wang Bing's work are also accompanied by a common perseverance: a determination to extricate from the core of exhaustion the ultimate fragments of the possible. Carefully navigating his camera through the encountered spaces, respectfully juggling the balance between distance and proximity, he patiently searches to capture the actuality and capacity of people who could be identified as seeming to experience little more than "bare life." Instead of enclosing those ignored by the radar of History in a confined framework that supposedly benefits their minuscule lives, he chooses to give them time to exist, opening up their lifeworld in order to affirm how their bodies, voices and gestures, too, have a story to tell.

*Artist in focus: Wang Bing*, Courtisane Festival 2018

# FÉLICIE D'ESTIENNE D'ORVES

Née à Athènes en 1979, elle vit et travaille à Paris. Artiste plasticienne dont le matériau est la lumière, Félicie d'Estienne d'Orves s'intéresse aux sciences optiques et acoustiques, physiques et astrophysiques, aux sciences de la perception et de la cognition. Ses réalisations font appel à une connaissance phénoménologique du réel, interrogeant le processus de la vision et le conditionnement de notre regard.

Son travail a été présenté dans différents lieux tels que : Centre Pompidou/Nuit blanche/Sorbonne Art Gallery/Le CENTQUATRE-PARIS, Biennale Némo (Paris)/ICAS (Dresde)/New Art Space/Sonic Acts (Amsterdam)/Watermans Arts Center (Londres)/Elektra Festival (Montréal)/Day for Night (Houston)/OCAT (Shanghai)/Aram Art Museum (Goyang/Corée du sud).

Décentrage, relativité et mouvement continu sont au cœur du projet artistique de Félicie d'Estienne d'Orves qui s'exprime dans le cadre d'installations et de performances par une mise à l'échelle

d'espaces-temps distants, issus du domaine astrophysique.

Dans son travail, la lumière est à la fois l'outil et le sujet. Elle s'intéresse à la définition des limites de l'espace, physique et cosmologique, par la lumière et sa vitesse, comme dans la série « Étalon lumière » (2016) qui introduit l'idée de temps cosmique comme standard de mesure, un « temps lumière » programmé sur plusieurs milliers d'années suivant les éphémérides de la NASA dont les amplitudes variables soulignent l'impermanence de la mécanique céleste.

En land art, l'artiste utilise la lumière dense et rectiligne du laser pour rendre manifestes des relations de simultanéités à un instant et dans un lieu donné, entre le mouvement continu de la Terre et celui du cosmos : la performance audiovisuelle EXO (2015) lit le ciel en temps réel comme une partition de musique, ou encore dans les déserts d'Atacama (Chili) et d'Utah (États-Unis) par alignements de lasers sur des objets célestes du ciel profond.

Dans le cadre de ses projets, elle collabore avec des astrophysiciens et des planétologues, en particulier avec Fabio Acero du laboratoire AIM, CEA/Saclay spécialiste de supernova et de hautes énergies.

L'année à venir sera consacrée à un projet

de recherche sur le coucher de soleil martien qui pourrait aboutir à la production d'une installation spécifique au Fresnoy.

Depuis les années 1970, les « rovers » martiens ont capturé des images du soleil couchant bleuâtre. La plasticienne collabore actuellement avec des spécialistes de l'atmosphère martienne à Pasadena (Caltech / Jet Propulsion Laboratory) et à Paris (Mars Climate Database / Jussieu). Le projet est une œuvre audiovisuelle écrite en hommage à la *Trilogie de la Mort* de la compositrice Éliane Radigue, qui prendra la forme d'une performance en 2019 dans la salle des spectacles du Centre Pompidou.

Deep fields art. « Pour répondre à l'invitation du Fresnoy, j'aimerais proposer une réflexion autour de champs de perception « profonds » que je qualifie de « deep fields », qui dans la lignée des land artistes des années 70 offrent de nouveaux territoires d'exploration artistique. Le terme est emprunté à l'image du télescope Hubble « Deep Field » ou « Champ profond de Hubble » parue en 2016. Dans cette région du ciel en apparence vide, une fenêtre de quelques millimètres a révélé près de trois mille galaxies lointaines embrassant une perspective cosmique de plus de treize milliards d'années-lumière. Le HDF (Hubble Deep Field) est une photographie, une preuve visuelle d'une infinité des mondes\* dont chaque galaxie contient des milliards de soleils.

L'image témoigne d'autres dimensions du réel et projette littéralement la pensée vers de nouveaux horizons. Comment ces paysages décrits par l'imagerie et les modèles scientifiques construisent-ils nos perceptions qui sont désormais multiples, parallèles, ubiques ?

Comme le HDF pose la question de notre horizon cosmologique, les photographies des couleurs inversées du coucher de soleil martien altèrent notre perception d'un horizon immuable. Mars n'est pas une planète habitée, mais l'étude de son environnement et de son atmosphère est le point de départ de la recherche de signes de vie dans les systèmes extra-solaires. Il s'agit de construire des modèles de représentation pour compléter l'observation d'échelles plus lointaines. Un art interface qui mette à l'échelle du corps cette « deep reality » ou encore le « matérialisme de science-fiction » décrit par J.-P. Pharabod et S. Ortoli en 1984 au sujet de la physique quantique\*\*. Un artiste arpenteur qui sonde les limites de l'espace ».

Félicie D'Estienne d'Orves

\* « Nous affirmons qu'il existe une infinité de terres, une infinité de soleils et un éther infini. »  
*L'Infini, l'Univers et les Mondes*, Giordano Bruno, 1584.  
\*\* *Le Cantique des quantiques : le monde existe-t-il?*, J.P. Pharabod et S. Ortoli, 1984.



HIP 9236 (71AL) / 22°57'35"S, 67°22'41"W - ALT : 4447 M, 14 novembre 2016. Désert d'Atacama (CL), photo © Félicie d'Estienne d'Orves.

An artist whose chief material is light, Félicie d'Estienne d'Orves is interested in the optical and acoustic sciences, as well as in astrophysics and the sciences of perception and cognition. Her works draw on phenomenological knowledge of the real, questioning the process of vision and the conditioning of our gaze. Born in Athens in 1979, she lives and works in Paris. Her work has been shown in different places like: the Centre Pompidou/Nuit blanche/Sorbonne Art Gallery/Le CENTQUATRE-PARIS, Biennale Némo (Paris)/ICAS (Dresden)/New Art Space/Sonic Acts (Amsterdam)/Watermans Arts Centre (London)/Elektra (Montreal)/Day for Night (Houston)/OCAT (Shanghai)/Aram Art Museum (Goyang/South Korea)...

Decentring, relativity and continuous movement are at the heart of the project pursued by Félicie d'Estienne d'Orves, who expresses herself through

installations and performances in which she conveys the scale of distant space-times that are the domain of astrophysics. In her work, light is both tool and subject. She is interested in defining the limits of physical and cosmological space by speed and light, as in her series "Étalon lumière" (Light Standard, 2016), which introduces the idea of cosmic time as a standard measurement. A "light time" that is programmed over several thousand years in accordance with NASA calendars, whose variable amplitudes underscore the impermanence of celestial mechanics. "We live in the illusion of a static space-time."

In her land art, she uses the dense, rectilinear light of lasers to make manifest the relations of simultaneity, in a given moment and place, between the continuous movement of the Earth and that of the cosmos. As for EXO (2015), an audiovisual performance that reads the sky in real time like a musical score, or again in the Atacama (Chile) and Utah (US) deserts by alignments of lasers on celestial objects in the deep sky.

She works regularly with astrophysicists and planetary scientists, especially Fabio Acero at the AIM laboratory (CEA/Saclay), who specialises in supernova and high energies.

The year to come will be devoted to a research project concerning the Martian sunset. This may lead to the production of a specific installation at Le Fresnoy.

Since the 1970s, Martian "rovers" have picked up images of a bluish setting sun. The artist is currently working with specialists studying the atmosphere on Mars in Pasadena (Caltech/Jet Propulsion Laboratory) and Paris (Mars Climate Database/Jussieu). Her project is an audiovisual work written in homage to the *Trilogie de la mort* by composer Eliane Radigue, which will take the form of a performance at the Centre Georges Pompidou in 2019.

Deep fields art. "To answer the invitation from Le Fresnoy, I would like to propose a reflection around the fields of 'deep' perception, which I described as 'deep fields' and which, following on from the land art of the 1970s, offer new fields of artistic exploration. The term is taken from the image titled 'Deep Field' produced by the Hubble telescope in 2016. In this seemingly empty region of the sky, a window of a few centimetres revealed nearly three thousand distant galaxies, taking in a cosmic perspective of over thirteen billion light years. The HDF, or 'Hubble Deep Field', is a photograph, visual proof of an infinity of worlds\* in which each galaxy contains billions

of suns. The image speaks of other dimensions of the real and literally projects thought towards new horizons. How are these landscapes described by scientific images and models constructing our perceptions, which are not multiple, parallel, ubiquitous?

Just as the HDF raises the question of our cosmological horizon, so the inverted-colour photographs of the Martian sunset alter our perception of an unchanging horizon. There is no life on Mars, but study of its environment and atmosphere is the starting point for the search for signs of life in extra-solar systems. The aim is to construct models of representation to complete our observation of more distant scales. This interface art transposes to the scale of the body the 'deep reality' or 'science-fiction materialism' described by J.P. Pharabod and S. Ortoli in 1984 in relation to quantum physics."

Félicie d'Estienne d'Orves

\* "We maintain that there exists an infinity of earths, an infinity of suns and an infinite ether." Giordano Bruno, *Infinity, the Universe and the Worlds*, 1584.  
\*\* *Canticum of quantum: does the world exist?* J.P. Pharabod and S. Ortoli, 1984.

# PATRICK JOUIN

Né en 1967 à Nantes, France. Diplômé en design industriel, ENSCI - Les ateliers, juillet 1992. Nommé officier de l'ordre des Arts et des Lettres en 2017. Sa créativité s'exprime aussi bien dans le design industriel que dans les arts décoratifs. Associé aux plus grands pour des projets d'exception, Pedrali, Zanotta, FIAM, Busnelli, Cassina, Kartell, Alessi, Puiforcat, J. C. Decaux ou encore Fermob, il occupe une place à part dans le paysage du design international où peu savent comme lui évoluer avec aisance et force. Le parcours de Patrick Jouin, et de son agence de design, Patrick Jouin ID, a été consacré par une exposition monographique au Centre Pompidou en 2009 et honoré par le prix Compasso d'Oro pour la PastaPot en 2011.

Plusieurs de ses créations sont entrées dans les collections permanentes de musées dans le monde entier notamment la collection *Solid* au MOMA, qui en 2004 fut la première série de meubles échelle 1 réalisée grâce aux technologies de l'impression 3D. Patrick Jouin intervient également dans des projets d'architecture intérieure avec son associé, Sanjit Manku, au sein de l'agence Jouin Manku fondée en 2006.

Couleur et lumière par Patrick Jouin, designer. « Imaginer un dispositif pour peindre sans peinture, sans pigments avec la seule lumière et son infini spectre. Ondes électriques et longueurs d'ondes. Kaléidoscope, hasard et intelligence artificielle.

Quel effet produit sur l'homme la vision fugace d'un arc-en-ciel?

Depuis que l'homme existe, cette apparition de pure couleur nous émerveille. Nous savons depuis Isaac Newton qu'elle est le résultat de la diffraction des rayons lumineux provenant du soleil. Les gouttelettes d'eau agissent comme des prismes, et étalent les différentes longueurs d'ondes en un chatoiement infini de couleurs visibles pour notre système visuel: l'œil et son décodeur, le cerveau.

Le bleu du ciel est dû au même phénomène mais ici ce sont les molécules de l'air qui laissent passer les longueurs d'ondes indigo et bleu en bloquant celles qui vont vers le rouge.

Oiseaux, fleurs et insectes ont su synthétiser ces couleurs que l'on retrouve aussi de manière si fascinante dans les gemmes et les minéraux. Trace impalpable de la composition chimique de tout ce qui compose l'univers, la couleur est révélée par l'énergie inimaginable produite par le soleil et sa constante destruction.

Comment les premiers artistes ont-ils utilisé les couleurs avant de pouvoir les synthétiser? Faisaient-ils des compositions de fleurs, de plumes? On imagine aisément que la couleur ait toujours pu nous fasciner, pour que nous ayons finalement réussi à la reproduire, à la stabiliser.

Le rouge des pigments ferreux de la grotte Chauvet vient compléter le noir du charbon. Depuis 36 000 ans, les dessins sont toujours là. La couleur minérale est bien visible mais on peut aussi imaginer que d'autres travaux, plus colorés, n'aient pas résisté à l'abus du temps.

La couleur, après celle obtenue par la chimie, suspendue dans de l'huile de lin, de la gomme arabique, du verre ou de l'acrylique est aussi

devenue visible sur un papier photographique ou une onde électrique sur un écran. Toujours une vibration.

Le travail de recherche que je souhaite poursuivre au Fresnoy prendra donc pour thématique la perception de la couleur avec les nouveaux moyens que nous avons pour la rendre visible, la malaxer. Le hasard et l'intelligence artificielle viendront apporter leur aide pour peindre sans peinture. »

Patrick Jouin



Audiolab, Patrick Jouin © photographie Thomas Duval.

Born 1967 in Nantes, France. Diploma in industrial design, ENSCI - Les ateliers, July 1992. Patrick Jouin is a designer and was made an Officer of the French Order of Arts and Letters in 2017. As well as industrial design, his creativity is also expressed in the decorative arts. Working on ambitious projects with big names such as Pedrali, Zanotta, FIAM, Busnelli, Cassina, Kartell, Alessi, Puiforcat, J.C. Decaux and Fermob, he occupies a special place in the field of international design, a world in which he moves with an unusual mixture of ease and power. Jouin's career, and the work of his design agency, Patrick Jouin ID, was the subject of an exhibition at the Pompidou Centre in 2009 and was honoured by the Compasso d'Oro prize for the PastaPot in 2011.

Several of his designs are held in the permanent collections of museums around the world. For example, his *Solid* collection, which was the first series of actual-size furniture to be made using 3D printing technologies in 2004, was acquired by MoMA. Jouin also works on interior architecture projects with Sanjit Manku, with whom he formed the Jouin Manku agency in 2006.

Colour and light by Patrick Jouin, designer. "Imagine a device for painting without painting, with no pigment, with just light and its infinite spectrum. Electrical waves and wavelengths. Kaleidoscope, chance and artificial intelligence.

What is the effect produced on man by the fleeting vision of a rainbow?

Ever since man has existed, this appearance of pure colour has struck wonder into our hearts. Since Isaac Newton we have known that it is the result of the diffraction of light rays from the sun. Droplets of water act as prisms, spreading the different wavelengths in an infinite shimmering of colours visible to our visual system: the eye and its decoder, the brain.

The blue of the sky is due to the same phenomenon, but here it is air molecules that let through the indigo and blue wavelengths and block those that tend towards red.

Birds, flowers and insects have managed to synthesise these colours that are present to such fascinating effect in gems and minerals. Like the impalpable trace of the chemical composition of the entire universe, colour is revealed by the unimaginable energy produced by the sun and its constant destruction. How did the first artists use colours before they were able to synthesise them?

Did they make compositions of flowers, of feathers? It is easy to suppose that colour always fascinated us, which is why we finally succeeded in reproducing it, in stabilising it.

The red of the ferrous pigments in the Chauvet cave complement the black of the charcoal. The drawings have been there for 36,000 years. The mineral colour is clearly visible but one can also imagine that other, more colourful works did not withstand the ravages of time.

Colour, after the kind obtained by chemistry, suspended in linseed oil, in gum Arabic, glass or acrylic, has also become visible on photographic paper or as an electric wave on a screen. Always a vibration.

The theme of the research that I wish to carry out at Le Fresnoy will therefore be the perception of colour, using the new techniques that we have for

making it visible and working with it. Chance and artificial intelligence will help to make this painting without paint."

Patrick Jouin

# FÉLIX LUQUE SÁNCHEZ

**Né en 1976 à Oviedo, Espagne. Le travail de Félix Luque Sánchez interroge la manière de concevoir notre rapport à la technologie ainsi que les enjeux contemporains du développement de l'intelligence artificielle et de l'automatisation. À partir de l'utilisation combinée de systèmes de représentations électroniques et digitales, de sculptures mécatroniques, de compositions sonores génératives, de flux de données en temps réel et de processus algorithmiques, les procédés narratifs sur lesquels reposent ses installations entremêlent fiction et réalité et préfigurent les scénarios possibles d'un futur proche, en nous confrontant aux peurs et aux attentes que les machines provoquent en nous.**

Ses différentes installations reposent sur un assemblage de systèmes autonomes et incontrôlables dans lesquels chaque élément joue un rôle fonctionnel et visuel. Les machines y sont non seulement conçues en fonction des processus qu'elles accomplissent, mais également en tant qu'objets de contemplation esthétique. Chaque pièce est divisée en différentes parties ou sections qui peuvent être lues comme les chapitres d'un même récit, les éléments constitutifs d'un système, voire les tentatives d'explorer un unique sujet. Cette fragmentation détourne l'apparente unicité de la pièce et le déploiement, à première vue parfait, des opérations de la machine. L'échec et la vulnérabilité sont omniprésents dans ces installations qui mettent en scène des dispositifs constamment forcés à maintenir des équilibres délicats, à poursuivre des dialogues insensés, à générer des comptes rendus incomplets de la réalité, et finalement à s'exprimer eux-mêmes au moyen de compositions sonores génératives produites par leurs propres activités et les processus physiques qu'ils impliquent. L'artiste joue consciemment sur la perception contradictoire d'une technologie purement fonctionnelle mais mue par un but mystérieux, ainsi qu'avec la peur

que les machines puissent un jour nous remplacer. Inspiré par la science-fiction dont il emprunte l'esthétique et les fondements conceptuels pour élaborer ses récits spéculatifs, il nous plonge dans les préconceptions de la culture populaire sur les technologies. Il en résulte une série d'œuvres dont l'élégance technique et l'intrigante opacité fascinent le spectateur qui est autant attiré que mis à distance par ces différents dispositifs.

Pau Waelder

Félix Luque Sánchez, en collaboration avec Iñigo Bilbao et Damien Gernay, envisage au Fresnoy la réalisation d'*Obsolete TM*, un projet d'installation qui interroge les concepts d'obsolescence technologique et de postcapitalisme.

Suggérant un contexte fictif de dévastation et catastrophisme, ce travail plastique se centre sur un symbole du capitalisme et de la consommation de masses: l'automobile. Emblème de la modernité depuis la deuxième moitié du 19<sup>e</sup> siècle, la voiture précipite aujourd'hui les questionnements autour des défis majeurs de notre monde: l'épuisement des ressources naturelles et l'effondrement

écologique du monde contemporain. L'industrie automobile exemplifie la fragilité actuelle du modèle néolibéral et de la globalisation économique et est devenue l'un des emblèmes de l'incapacité des alternatives technologiques actuelles face à ces défis.

Félix Luque Sánchez



Memori Lane-3, Félix Luque Sanchez / installation, 2016 © ayant-droit .D.R.

**Born in 1976, Oviedo, Spain. The work of Félix Luque Sánchez questions the way we conceive our relation to technology and the contemporary issues involved in the development of artificial intelligence and automation. Based on the joint use of electronic and digital systems of representation, of mechatronic sculptures, of generative sound compositions, of real-time data fluxes and algorithmic processes, the narrative procedures on which his installations are based mix fiction and reality and prefigure the possible scenarios of a near future, confronting us with the fears and expectations provoked in us by machines.**

His different installations are based on an assemblage of autonomous and uncontrollable systems in which each element plays a functional and visual role. Machines here are not only conceived in accordance with the processes they perform, but also as objects of aesthetic contemplation. Each piece is divided up into different parts, or sections, which can be read as chapters of the same story, the constituent elements of a system, or event attempts to explore a single subject. This fragmentation subverts the apparent unity of the piece and the unfolding of the machine's operations, which at first sight seems perfect. Failure and vulnerability are everywhere in these installations which show devices that are constantly forced to maintain delicate equilibriums, to pursue mad dialogues, to generate incomplete accounts of reality and, finally, to express themselves by means of generative sound compositions produced by their own activities and the physical processes that these imply. The artist plays consciously on the contradictory perceptions of a technology that is purely functional yet is driven by a mysterious goal, and also on the fear that machines might one day replace us. Inspired by science fiction, whose aesthetic and conceptual foundations he uses to

elaborate his speculative stories, he immerses us in the preconceptions about technology that pervade popular culture. The result is a series of works whose technical elegance and intriguing opacity fascinate viewers, who are at once attracted and distanced by these different installations.

Pau Waelder

For Le Fresnoy, Félix Luque Sánchez, in collaboration with Iñigo Bilbao and Damien Gernay, is planning *Obsolete TM*, an installation project that will question the concepts of technological obsolescence and post-capitalism.

Suggesting a fictive context of devastation and catastrophe, this work will centre on a key symbol of capitalism and mass consumption: the motorcar. A symbol of modernity ever since the second half of the 19<sup>th</sup> century, today the car is at the heart of questions arising from the major challenges faced by our world: the exhaustion of natural resources and the ecological collapse of the contemporary world. The car industry exemplifies the current fragility of the neoliberal model and of economic globalisation and has also become one

of the emblems of the inability of current alternative technologies to meet these challenges.

Félix Luque Sánchez

# BÉLA TARR

**Béla Tarr a le privilège, un peu triste, d'être le seul cinéaste hongrois contemporain dont les films franchissent régulièrement les frontières, grâce, sans doute, à leur intense splendeur visuelle.**

Son dernier film, *Le Cheval de Turin*, ne le dément pas. Pour la première fois en France, le Centre Pompidou lui consacre une rétrospective intégrale d'une quinzaine de films.

Il y a toujours un peu d'exagération à affirmer qu'on peut reconnaître un cinéaste dès ses premiers plans, mais dans le cas de Béla Tarr, on peut admettre que trois plans suffisent à nous conduire en territoire identifié. D'abord, parce que trois plans chez Béla Tarr peuvent durer quinze minutes. Ensuite, parce que ses derniers films possèdent une signature visuelle profondément originale. Noir et blanc plutôt gris; prodigieuse chorégraphie de la caméra; goût pour les musiques entêtantes: Béla Tarr a trouvé son style. Bien sûr, il n'en a pas toujours été ainsi. Né en 1955, il a fait ses armes de cinéaste dans la Hongrie communiste. Ses premiers films ont donc un air réaliste pas vraiment socialiste. *Le Nid familial* (1977), par exemple, prend acte de la crise du logement dans la Hongrie d'alors: un jeune couple doit vivre dans la même pièce que les parents du mari. Tout va forcément mal finir. *Rapports préfabriqués* (1982) raconte à peu près la même histoire: dans un logement exigu, un couple d'ouvriers cesse de s'aimer. Béla Tarr filme

cette violence conjugale à la mode Cassavetes, presque documentaire, très près des visages pour mieux capter les affects de destruction et de désespoir circulant dans ces prisons modernes. Et puis vient la révolution *Damnation* (1987) qui devance de peu la chute des régimes communistes sans que cela ait de rapport, mais qui peut savoir comment fonctionne l'air du temps? L'un des grands changements de *Damnation*, et des films qui suivent, est que le cinéaste émigre à la campagne, une sorte de campagne urbanisée, où il fait en général un sale temps, pluie ou vent, et où la terre devient boue. Sans doute doit-il cet « exode rural » à l'écrivain hongrois László Krasznahorkai qui devient son pourvoyeur d'histoires attiré. *Damnation* inaugure un autre grand changement: la caméra s'éloigne des corps. C'est fini, l'intimité des premiers temps; maintenant, ce sont les hommes dans le décor qui intéressent le cinéaste, des hommes aussi tristes que les pierres ou la terre sale. Pourtant si le style a changé, la claustration demeure. Les humains restent prisonniers de leur destin, pauvreté, alcoolisme, violence politique ou amour malheureux. Simplement, en ouvrant l'espace, Béla Tarr a inventé de nouveaux moyens pour faire sentir l'enfer-

mement. La ronde interminable, et magnifique, qui clôt *Damnation*, ou le temps qui recommence en boucle, dans *Satan's Tango* (1994), sont une des façons, une des façons seulement, qu'a Béla Tarr de nous dire qu'on est enfermés et qu'on n'en sortira pas.

*Écran total*, par Stéphane Bouquet, journaliste.



*Damnation*, film, 1988 © Béla Tarr

**Béla Tarr has the slightly sad privilege of being the only contemporary Hungarian filmmaker whose films are regularly seen outside his native land, the reason for this, no doubt, being their intense visual splendour.**

His latest, *The Turin Horse*, was true to form. The Pompidou Centre is holding the first complete retrospective of his work in France, with some fifteen films.

It is always a bit of an exaggeration to say that one can recognise a filmmaker right from the first shots, but in the case of Béla Tarr it can be said that three shots are enough to lead us into known territory. First of all, because with Béla Tarr a sequence shot can last fifteen minutes. And also because his latest films have a profoundly original visual signature: a rather greyish black and white, the prodigious choreography of the camerawork, heady music—this is the Béla Tarr style. Of course, it wasn't always that way. Born in 1955, he learned his trade as a filmmaker in communist Hungary. His first films therefore have a not-really-socialist realist feel. *Family Nest* (1977), for example, reflects on the housing crisis in Hungary at the time. A young couple is forced to live in the same room as the husband's parents. Inevitably, it all turns out badly. *The Prefab People* (1982) tells more or less the same story: in a cramped home, a working class couple fall out of love. Béla Tarr films this conjugal violence in the style of Cassavetes, in an almost documentary mode, very close to the

faces so as to pick up the affects of destruction and despair circulating in these modern prisons. Then comes the revolution, *Damnation* (1987), made not long before the fall of the communist regimes: no connection, but then who knows how the zeitgeist works? One of the great changes in *Damnation*, and the films that come after it, is that the filmmaker has emigrated to the countryside, a kind of urbanised countryside, where the weather is usually filthy, rainy or windy, and the earth turns to mud. No doubt this "rural exodus" can be attributed to the Hungarian writer László Krasznahorkai, who had become his regular supplier of stories. *Damnation* inaugurates another major change, too: the camera steps back from the bodies. Gone is the closeness of the early period; now what interests the director is men in their setting, men as sad as the stones or dirty earth. But, if the style has changed, the confinement remains. Humans are still the prisoners of their destiny, of poverty, alcoholism, political violence or bad luck in love. Simply, in opening up the space Béla Tarr invented new ways of conveying confinement. The interminable and magnificent circularity that ends *Damnation*, or time starting up again in a loop in *Satan's Tango* (1994) are one - just one - of the

ways that Béla Tarr has found for telling us that we are locked in and will never get out.

*Sunblock*, by Stéphane Bouquet, journalist.

# ANNIE ZADEK

**Annie Zadek est née à Lyon où elle a suivi des études d'esthétique et de philosophie dans le but exclusif de devenir écrivain. Si, pour elle, le livre – le texte – est primordial, il n'en est pas moins la source de métamorphoses multiples tout aussi nécessaires : mises en scène théâtrales ; musicales ; radiophoniques ; sérigraphies ; installations graphiques ; lectures publiques expérimentales conçues seule ou avec des artistes. Ni roman, ni théâtre, ni poésie, mais tout cela à la fois plus le reste, son écriture s'affirme résolument transgenre.**

Une constellation d'événements mettant en tension l'écrit, la parole et l'image, a nourri un projet dont l'invitation à travailler au Fresnoy pourrait être le point d'orgue.

En voici l'éphéméride à partir de la « scène originaire » suivante : en mai 2011, j'assiste, au Mémorial de la Shoah, à une rencontre avec la cinéaste Marceline Loridan-Ivens (déportée à Auschwitz ; protagoniste du film *Chronique d'un été* de Rouch et Morin), sur l'éventuelle rémission d'un traumatisme majeur grâce à l'analyse ou l'art.

- Année 2013 : résidence d'écriture auprès de l'ancienne gare de déportation de Bobigny sur la thématique « Comment transmettre et comment s'en remettre ». Cette même année, participation au groupe de parole de l'ethnopsychiatre Nathalie Zajde sur la transmission du traumatisme de la Shoah aux enfants et petits-enfants de survivants.

- Février 2013 : aux Ateliers Varan, l'historienne Sylvie Lindeperg présente son livre *La Voie des images* où elle analyse ce qui se dévoile dans les marges des films « documentaires » tournés dans les camps de concentration de Terezin (dit « camp des artistes ») et de Westerbork, jusqu'à la rupture de *Nuit et Brouillard*, film de Resnais et du poète Jean Cayrol.

- Avril 2013 : publication de mon texte *Nécessaire et urgent*. En même temps que le texte est créé au théâtre (le spectacle « tournera » jusqu'en 2016), j'en donne des lectures publiques conçues avec des plasticiens et en fait des installations graphiques dans divers lieux d'art contemporain en France et en Allemagne.

- Janvier 2014, galerie Marian Goodman : *JG* de l'artiste Tacita Dean, film argentique dont la bande-son est basée sur sa correspondance avec l'écrivain J.G. Ballard : comment montrer l'invisible *Spiral Jetty* de R. Smithson, recouverte par les eaux du Grand Lac Salé ?

- Été 2014 : formation « Pratique de la réalisation du film documentaire » aux Ateliers Varan, afin d'ouvrir mon écriture à la spécificité du langage filmique.

En effet, si le livre – le texte – est pour moi primordial, s'il est clair depuis le début que, plutôt que des livres d'écrits, j'écris des livres de paroles, *Contemporaine. Un film parlé* s'est imposé à moi comme un livre en images, en paroles et en images, en paroles dites sur des images, à la manière dont on commente l'album de photos de famille, entre la scène originaire et les souvenirs écrans d'où l'essentiel est, la plupart du temps, absent.

Or, ce qui se dégage de l'éphéméride esquissée ci-dessus – outre le silence, l'absence, l'invisibilité, la disparition, dont la métaphore pourrait être cette *Spiral Jetty* avant que l'art de Tacita Dean ne la dote d'une sorte d'Épiphanie – ce sont les formes multiples de nouage entre texte (écrit, parlé, joué...) et images. *Contemporaine. Un film parlé* serait ainsi le lieu d'expérimentation d'un couplage texte-image qui ressortirait tant au commentaire déjà cité, qu'à la traduction simultanée, au doublage, au sous-titrage cinématographique comme au sur-titrage théâtral. Sans parler de ce qui ne manquera pas de surgir lors de ce temps de travail parmi vous, nourrissant, inspirant, bousculant *Contemporaine, le livre*.

Projet au Fresnoy : *Contemporaine. Un film parlé* Annie Zadek, juillet 2018.



Photographies de repérage pour *Contemporaine. Un film parlé* / Annie Zadek, 2019 © Annie Zadek, Olivier Blaecke.

**Annie Zadek was born in Lyon, where she studied aesthetics and philosophy with the exclusive ambition of being a writer. If, for her, the book – the text – is essential, it is also something that generates metamorphoses which are in themselves equally essential: theatrical musical and radiophonic stagings; silkscreens; graphic installations; public readings. She conceives these experiments alone or with other artists. Neither novels, theatre or poetry, but all those things at once, and more, her writing is resolutely trans-genre.**

A constellation of events injecting tensions into the relations between writing, speed and images lay behind a project for which the invitation to work at Le Fresnoy could well be the high point.

Here is the calendar, starting with the following "original scene": in May 2011, I am at the Shoah Memorial attending a discussion with the filmmaker Marceline Loridan-Ivens (deported to Auschwitz, she is the protagonist of the film *Chronique d'un été* by Rouch and Morin). She talks about the possibility of remission from a major trauma by means of analysis or art.

- 2013: writing residency with the former deportation station at Bobigny on the theme "How to transmit, and how to overcome" Also that year, participation in Nathalie Zajde's ethnopsychiatry discussion group about sharing the trauma of the Shoah with the children and grandchildren of survivors.

- February 2013: at the Ateliers Varan, historian Sylvie Lindeperg presents her book *La Voie des images*, in which she analyses what is revealed in the margins of the "documentary" films shot in the concentration camps at Terezin (known as the "Artists' Camp") and Westerbork, all the way to the rupture effected by *Nuit et Brouillard*, the film by Resnais and the poet Jean Cayrol.

- April 2013: publication of my text *Nécessaire et urgent*. Parallel to the theatrical production of this text (the show continued to "tour" into 2016), I give public readings conceived with artists and create graphic installations based on it in various contemporary art venues in France and Germany.

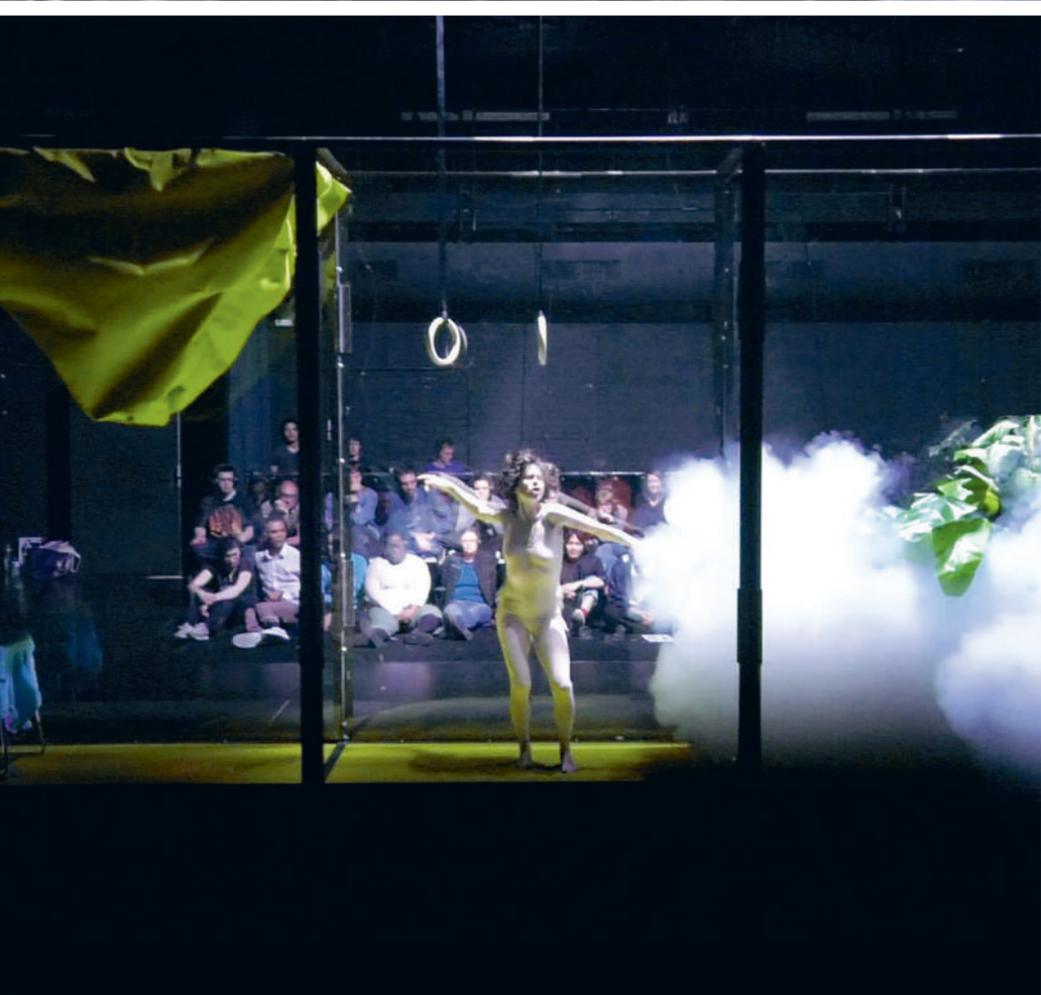
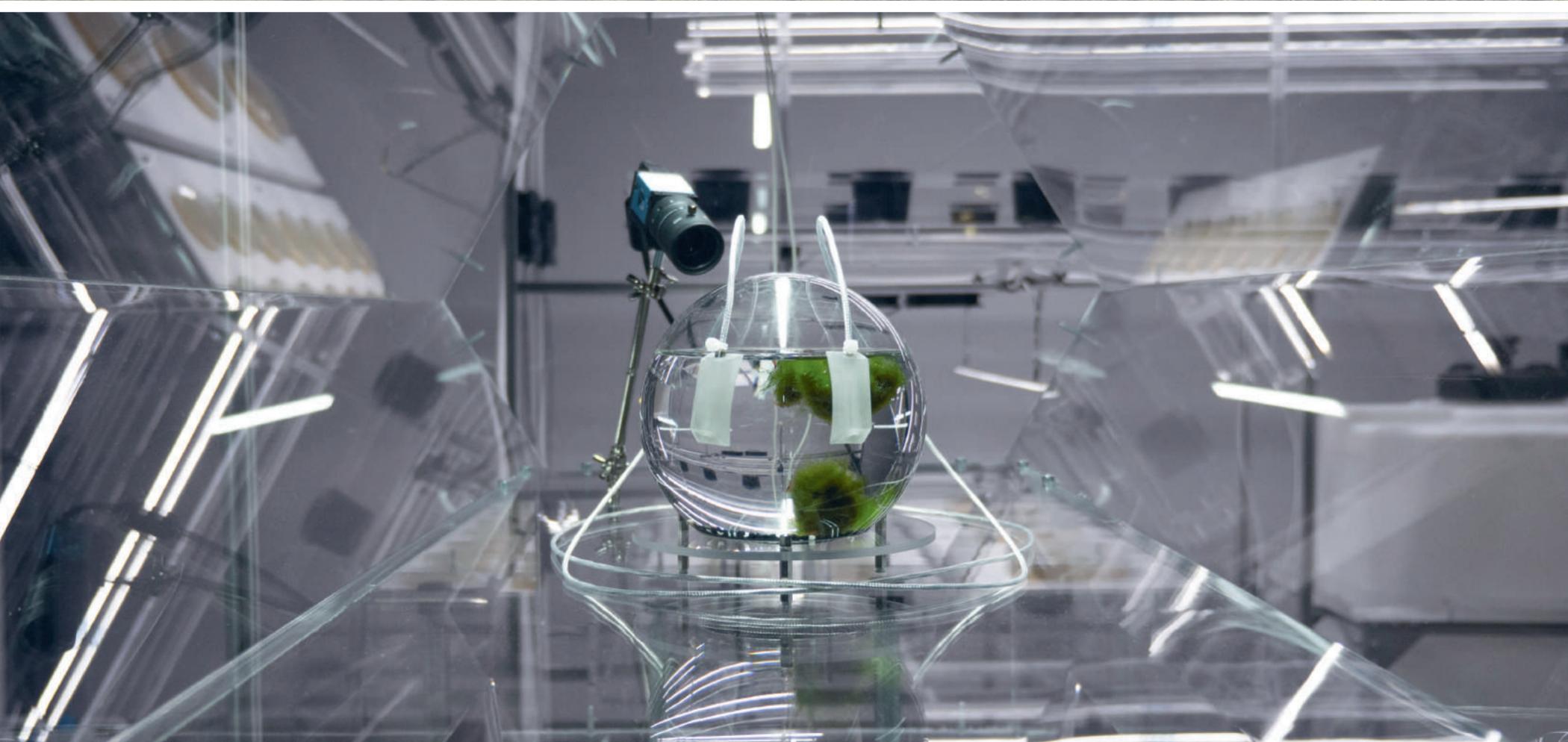
- January 2014, Galerie Marian Goodman: *JG* by Tacita Dean, an analogue film with a sound track based on the artist's correspondence with the writer J. G. Ballard: how do you show *Spiral Jetty* by R. Smithson, made invisible by the covering water of the Great Salt Lake?

- Summer 2014: "Practical aspects of making documentary films" training at the Ateliers Varan, in order to open my writing to the specificity of film language.

Indeed, while the book – text – is essential to me, and while it has been clear from the start that, rather than written books, I write books of words, *Contemporaine. Un film parlé* was something I felt had to be a book in images, in words and in images, in words spoken over images, in the way one comments on a family album, between the original scene and screen memories from which, most of the time, the essential is absent.

Now, what emerges from the time frame sketched out above – apart from silence, absence, invisibility and disappearance, the metaphor for which could be that *Spiral Jetty* before Tacita Dean's art gave it a kind of epiphany – are the multiple forms of connection between text (written spoken, acted) and images. *Contemporaine. Un film parlé* would thus be the place for experimenting with a text-image combination that relates at once to commentary, as mentioned above, but just as much to simultaneous translation, dubbing and subtitling in cinema and surtitles in theatre. Not to mention what is bound to emerge from the time we spend working together, nourishing, inspiring and challenging *Contemporaine, the book*.

Project at Le Fresnoy: *Contemporary. A Spoken Film*, Annie Zadek, July 2018



# PANORAMA 20

LE RENDEZ-VOUS ANNUEL  
DE LA CRÉATION AU FRESNOY

PAR JOSÉ-MANUEL  
GONÇALVÈS

EXPOSITION  
22 SEPTEMBRE > 30 DÉCEMBRE 2018

**Les artistes / The artists:**

Saïd Afifi, Annabelle Amoros, Thiago Antonio, Art Orienté Objet (Marion Laval-Jeantet et Benoît Mangin), June Balthazard, Bettina Blanc-Penther, Gao Bo, Blanca Camell Galí, Chiara Caterina, Olivier Cheval, Cindy Coutant, Thomas Depas, Hugo Deverchère, Maia Flore, Thierry Fournier, Virgile Fraisse, Thomas Garnier, Riccardo Giacconi, Alain Guiraudie, Hai-Wen Hsu, Pang-Chuan Huang, Jean Hubert, Hideyuki Ishibashi, Damien Jibert, Ismaël Joffroy Chandoutis, Robin Labriaud, Melisa Liebenthal, Julien Maire, Mélissa Medan, Ina Mihalache, Jonathan Paquet, Pierre Pauze,

Mili Pecherer, Assia Piqueras, Vincent Pouydesseau, Francisco Rodriguez, Camila Rodríguez Triana, Varun Sasindran, Egor Shevchenko, Marina Smorodina, Marie Sommer, Vasil Tasevski, Hadrien Téqui, Thanasis Trouboukis, Julie Vacher, Alex Verhaest, Clément Vieille, Juan-Pablo Villegas, Yohei Yamakado.

**Directeur artistique / Artistic director:**  
José-Manuel Gonçalves

**Scénographe / Set designer:**  
Christophe Boulanger



Depuis plus de 20 ans, chaque édition de PANORAMA, définie par une ligne éditoriale pédagogique affirmée, offre le privilège de la rencontre avec de jeunes auteurs d'art et permet également de manière sensible et déterminée la découverte d'une éthique d'enseignement.

Souvent, la qualité des œuvres est telle qu'on oublierait presque la fonction première de ces PANORAMA (S) du Fresnoy, qui est d'estimer ces productions dans une grande nef, lieu de passage initiatique où convergent étudiants en fin d'étude et d'autres à mi-parcours.

Ce désir d'accueil des opinions et des regards est l'objet d'une double attention et d'un équilibre subtil envers les « regardeurs » et les artistes. Les espaces sont clairement définis par cette volonté de faire vivre l'expérience spécifique nécessaire à chaque œuvre; c'est le pacte implicite de cette édition comme des précédentes entre la direction artistique, l'équipe de l'école et les artistes. Tous,

les artistes invités également accompagnateurs se mêlent dans un même élan à la pluralité des formes. Ce qui marque chaque PANORAMA, ce sont ces savoirs techniques et formels révélés par ces jeunes artistes et leur envie de continuer à écouter et à apprendre. Savoir pour continuer d'apprendre semble assurément être l'un des crédos de cette singulière école d'art qu'est Le Fresnoy.

Michelangelo Antonioni, le maître, et Chantal Akerman, l'incandescente, sont les figures tutélaires qui donnent leurs noms à ces deux promotions d'étudiants. Inventeur de la modernité pour l'un et infatigable révélatrice des frontières fratricides pour l'autre. Tous deux inspirateurs pour ceux qui cherchent à aller « par delà... » C'est à ce cycle créatif qui se répète, sans que jamais chaque œuvre, chaque exposition ne ressemble à une autre, que nous sommes conviés. Cette édition témoignera encore de la créativité exceptionnelle de ces artistes, et d'un art contemporain et numérique qu'ils contribuent à (ré)inventer.

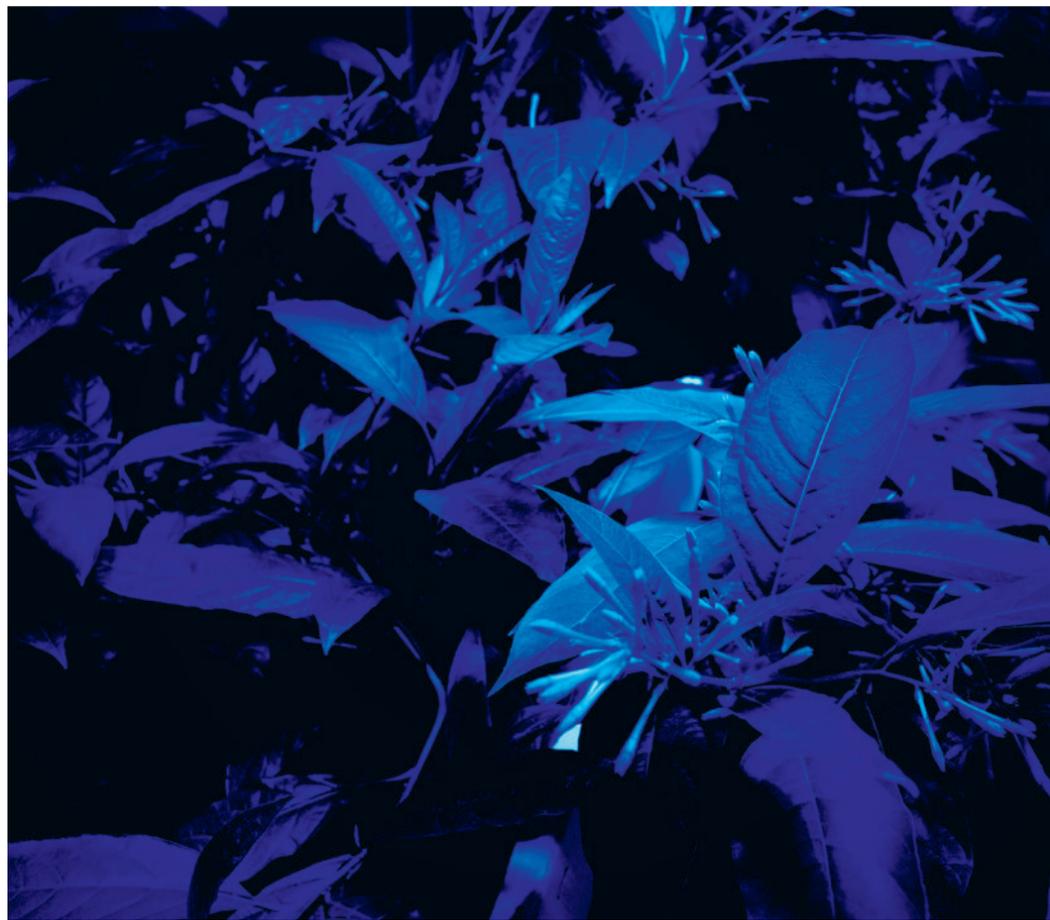
For over twenty years now, each edition of PANORAMA, defined by a strong pedagogical and editorial approach, has been a privileged moment for encountering young art makers and at the same time experiencing an ethos of teaching in a tangible, well-defined way.

Often, the quality of the works is such that we almost forget the primary function of these PANORAMA shows at Le Fresnoy, which is to assess these productions in a great hall, an initiatory space of passage where students at the end of their studies come together with others who are at the halfway stage.

This desire to provide a space for opinions and gazes is the object of twofold attention and a subtle equilibrium between the "gazers" and the artists. The spaces are clearly defined by this concern to create the conditions needed to experience each work on its own terms; this is the implicit pact behind this edition – just as it was behind the previous ones: between the artistic directors, the team at the

school, and the artists. All, including the visiting artists and accompanying staff, partake with the same enthusiasm in the proliferation of forms. What impresses in every PANORAMA is the technical and formal prowess shown by these young artists and their desire to keep on listening and learning. Knowing so as to continue learning certainly seems to be one of the credos of this singular art school that is Le Fresnoy.

Michelangelo Antonioni, the master, and Chantal Akerman, the incandescent, are the tutelary figures who gave their names to these two student years. One an inventor of modernity and the other an indefatigable revealer of fratricidal frontiers, both are an inspiration for those who seek to go "beyond." It is this creative cycle which repeats itself while ensuring that no exhibition or work resembles another, that we are invited to witness today. This edition will, like the others, demonstrate the outstanding creativity of these artists, and of the contemporary, digital art that they are helping to (re)invent.



# LE LABORATOIRE DE LA NATURE

## Les artistes / The artists:

Hicham Berrada, Anaïs Boudot, Mat Collishaw, Mark Dion, Hideyuki Ishibashi, Lisa Oppenheim, Anna Katarina Scheidegger.

## Commissaire / Curator:

Pascale Pronnier

## Scénographe / Set designer:

Christophe Boulanger

## PAR PASCALE PRONNIER

## EXPOSITION

2 FÉVRIER > 21 AVRIL 2019

Le laboratoire de la nature traite de la représentation de la nature et plus particulièrement du rapport que l'homme occidental entretient avec la nature, à partir de la construction des discours scientifiques, révélant le goût de l'homme pour la classification et la collection. Cette exposition évoque, en parallèle, la modernité des inventeurs de la photographie à une époque où les réflexions scientifiques bouleversèrent le regard de l'homme sur la nature, sujet contemporain par excellence. Ces images anciennes sont souvent ressenties comme des métaphores de la condition humaine. Les inventeurs de la photographie ont ouvert les champs artistiques au-delà de la représentation des sujets classiques de la nature. C'est le rôle d'une institution telle que Le Fresnoy de construire des passerelles entre les langages numériques et les procédés anciens, et de porter un regard sur des procédures techniques qui sont également des processus mentaux.

Cette exposition constituée d'installations, de photographies, de films, présente des œuvres utilisant les technologies les plus contemporaines pour revenir à la naissance du médium photographique.

L'origine de cette exposition est un hommage contemporain à William Henry Fox Talbot. Connu pour être l'inventeur d'un procédé photographique qui porte son nom, W. H. F. Talbot, né en 1800 en Angleterre, est un homme de sciences: membre de la Royal Astronomical Society, mathématicien, philologue, poète et botaniste. Talbot travaille notamment sur des questions touchant à la lumière et à l'optique, il revendique une démarche scientifique moderne fondée sur l'expérimentation et remet en scène les étapes de sa propre démarche scientifique.

Une des questions importantes soulevées par les premiers essais photographiques de Talbot, à savoir les dessins photogéniques, concerne précisément le rapport à la nature. Ces œuvres peuvent être comprises comme une application des théories romantiques, ce qui était auparavant reproduit par la main de l'homme est désormais entièrement révélé par l'élément lui-même: la photographie permet de voir les détails, les nervures, le limbe, etc. La photographie révèle, en quelque sorte, le langage de la nature. Ce qui est encore plus net dans le cas du calotype.

Tout se passe comme si le daguerréotype était le miroir de la nature et que le calotype était amené à devenir le crayon de la nature, devenu le titre du premier ouvrage au monde illustré par la photographie publié par Talbot lui-même. Vers 1839, nous assistons alors à la production de nouvelles images qui, par la nature de leurs supports et par leurs finalités, ont mis en mouvement le procédé historique de la modernité.

Une première œuvre de l'exposition, intitulée *Thresholds* (2015) (*Le Commencement*) de l'artiste anglais Mat Collishaw, s'inspire directement de la toute première exposition, en 1839 à la King Edward's School à Birmingham, des œuvres de W. H. F. Talbot. L'artiste nous ouvre les portes du passé. Mat Collishaw a reconstitué méticuleusement l'exposition de 1839 en réalité virtuelle: 92 Photogenic drawings, des ouvrages tels que *Illustrations of manufactures, Inventions and models*, des objets inventés par Talbot lui-même tels que *Philosophical instruments*, qui redeviennent virtuellement accessibles. Le visiteur est invité à se promener librement dans une pièce reconstituée physiquement.

Hicham Berrada conjugue intuition et connaissance dans l'art de l'imaginaire et des méthodes issues des sciences, en particulier de la biologie, de la chimie et de la botanique. L'artiste met en scène une nature primordiale dans ses films et ses installations, il convoque des puissances de vie. L'œuvre intitulée *Mesk-ellil* (2015), en français *Le musc de la nuit*, est une sorte de jasmin qui ne

fleurit que de la tombée du jour à l'aube. En intégrant dans son installation ses arbres de jasmin, Hicham Berrada s'invente en maître alchimiste développant un univers dans lequel il joue de la modification des paramètres de l'environnement naturel.

Lisa Oppenheim aborde l'histoire de la photographie depuis les innovations de William Henry Fox Talbot jusqu'aux médias du XXI<sup>e</sup> siècle. Cette artiste américaine, dont la pratique se positionne dans le courant de la photographie conceptuelle des artistes de la Pictures Generation et du cinéma structuraliste, explore les interactions entre une image, sa source et le contexte dans lequel elle se trouve. Elle active l'imagerie et les techniques historiques et contemporaines de la photographie pour prendre en compte les changements de la technologie et leurs conséquences dans l'interaction d'une image et de son regardeur.

Mark Dion explore les croisements entre art et sciences, visions et production de connaissance, collection et modes de présentation. En prenant la place d'un scientifique amateur, d'un historien ou d'un biologiste, Mark Dion porte un regard souvent critique sur les relations entre culture et nature. Des objets récupérés dans divers lieux; l'artiste crée des mises en scène où le pragmatisme scientifique côtoie une mise en espace aux codes esthétiques contemporains.

Inspirée par la mythologie, du canton du Valais (Suisse), des pauvres âmes (Arme Seelen) qui, de par un mauvais comportement de leur vivant, se trouvent attrapées et enfermées dans le glacier au moment de leur mort, Anna Katharina Scheidegger nous offre sa vision d'un monde fragile et d'une nature endolorie à travers des photographies et une performance sur la glace mêlant à la fois une approche ethnologique, environnementale et psychanalytique. Les œuvres nous interrogent sur nos croyances et le cycle de la nature, la transformation et la métamorphose.

Hideyuki Ishibashi est un poète de l'ombre. Que se passe-t-il subitement si les ombres prennent le pas sur la lumière? Par ailleurs, cet artiste inventeur revisite les techniques de la pré-photographie pour aller vers l'invention photographique. En concevant au Fresnoy cette installation photographique intitulée *Macula*, il nous invite à revivre l'acte photographique.

Anaïs Boudot est en concordance avec la démarche artistique de Hideyuki Ishibashi; elle poursuit également un travail autour des processus d'apparition de l'image et de l'exploration des techniques photographiques. Par des allers et retours constants entre argentique et numérique, accusant ou amenuisant la frontière qui les distingue, elle cherche à interroger les moyens qui font la spécificité de ce médium. En photographie, elle crée des images hybrides, énigmatiques et hypnotiques, hors du temps et au plus proche du ressentir. « Ce qu'elle convie à chaque instant est avant tout l'expérience du regard qui doute, relance à ses franges, se prend les pieds dans le tapis de l'invisible, cet insaisissable à quoi il faut, malgré tout, donner une forme, et donc une sorte de vérité. »

[Extrait] Léa Bismuth, *Anaïs Boudot en son château intérieur*, février 2017

Cette exposition est conçue en partenariat avec le musée d'Histoire naturelle de Lille.

Le Laboratoire de la nature is about the representation of nature and, more particularly, Western man's relation to nature, based on the construction of scientific discourses that reveal our penchant for classification and collection. At the same time, this exhibition evokes the modernity of the inventors of photography at a time when scientific developments were revolutionising man's vision of nature, itself an eminently contemporary subject. Today, these historical images are often read as metaphors of the human condition. The inventors of photography opened up artistic fields beyond the representation of the classic subjects of nature. It is the role of an institution such as Le Fresnoy to build bridges between digital languages and older technologies and to study technical procedures that are also mental processes.

This exhibition made up of installations, photographs and films will feature works using the most contemporary technologies as a means of going back to the birth of the photographic medium.

The exhibition comes across as a contemporary homage to William Henry Fox Talbot, best known as the inventor of the photographic process called the calotype. Born in England in 1800, he was a man of science and member of the Royal Astronomical Society, a mathematician, a philologist, poet and botanist. Talbot worked in particular on questions involving light and optics and was interested in visual phenomena such as the colour of crystals and flames. He championed a modern scientific approach based on experiment and used to reconstitute and present the stages of his own scientific method.

At his home in the Dorset countryside, nature became the laboratory for his experiments and the central theme of his writings. Indeed, one of the important questions raised by Talbot's early photographic experiments, the photogenic drawings, concerned the relation to nature. These works can be seen as an application of Romantic theories: what before was reproduced by the human hand is now wholly revealed by the element itself. Photography made it possible to see the details – nervures, limbs, etc. Photography revealed, in a sense, the language of nature. This was even clearer in the case of the calotype. It looked very much as if the daguerreotype was the mirror of nature while the calotype was destined to become *the pencil of nature* – that being the title of the first book anywhere to be illustrated by photographs, a volume published by Talbot himself. In about 1839 we thus observe the production of new images that, by the nature of their support and their finalities, set in motion the historical process of modernity.

One of the first works in the exhibition, *Thresholds* (2013) by English artist Mat Collishaw, was directly inspired by the very first exhibition of Fox Talbot's works, held at King Edward's School, Birmingham, in 1839. Collishaw opens the doors of the past with this work that meticulously recreates that 1839 exhibition as virtual reality: 92 "photogenic drawings", books such as *Illustrations of Manufactures, Inventions and Models*, objects invented by Talbot himself such as the *philosophical instruments*, thus become virtually accessible. Visitors to the exhibition at Le Fresnoy will be invited to walk freely in a room that has been digitally reconstituted, but will be able to touch the elements around them, from the vitrines to the lighting.

Hicham Berrada brings together intuition and knowledge in the art of the imagination with the methods of the sciences, particularly biology, chemistry and botany. The artist shows primordial nature in his films and installations, summoning up the powers of life. In 2015 Berrada created the work *Mesk-ellil* (2015). The title is the Arab word for night musk, a kind of jasmine that flowers only from dusk to dawn. By including jasmine trees in his installa-

tion, Berrada takes up the role of master alchemist, creating a universe in which he plays on the change of parameters in the natural environment.

Lisa Oppenheim's subject is the history of photography, from the innovations of William Henry Fox Talbot to the media of the 21<sup>st</sup> century. This American artist whose practice is aligned with the tendency of conceptual photography, the Pictures Generation and structuralist cinema, explores the interactions between an image, its source, and the context in which it finds itself. She activates the historical and contemporary imagery and techniques of photography in order to take into account technological changes and their impact on the interaction between an image and its beholder.

Mark Dion explores the intersections of art and sciences, vision and the production of knowledge, collecting and modes of presentation. By occupying the position of an amateur scientist, a historian or a biologist, Dion brings to bear an often-critical gaze on the relations between culture and nature. Using objects recuperated from diverse sources, he creates stagings in which scientific pragmatism cohabits with the contemporary aesthetic codes of the display.

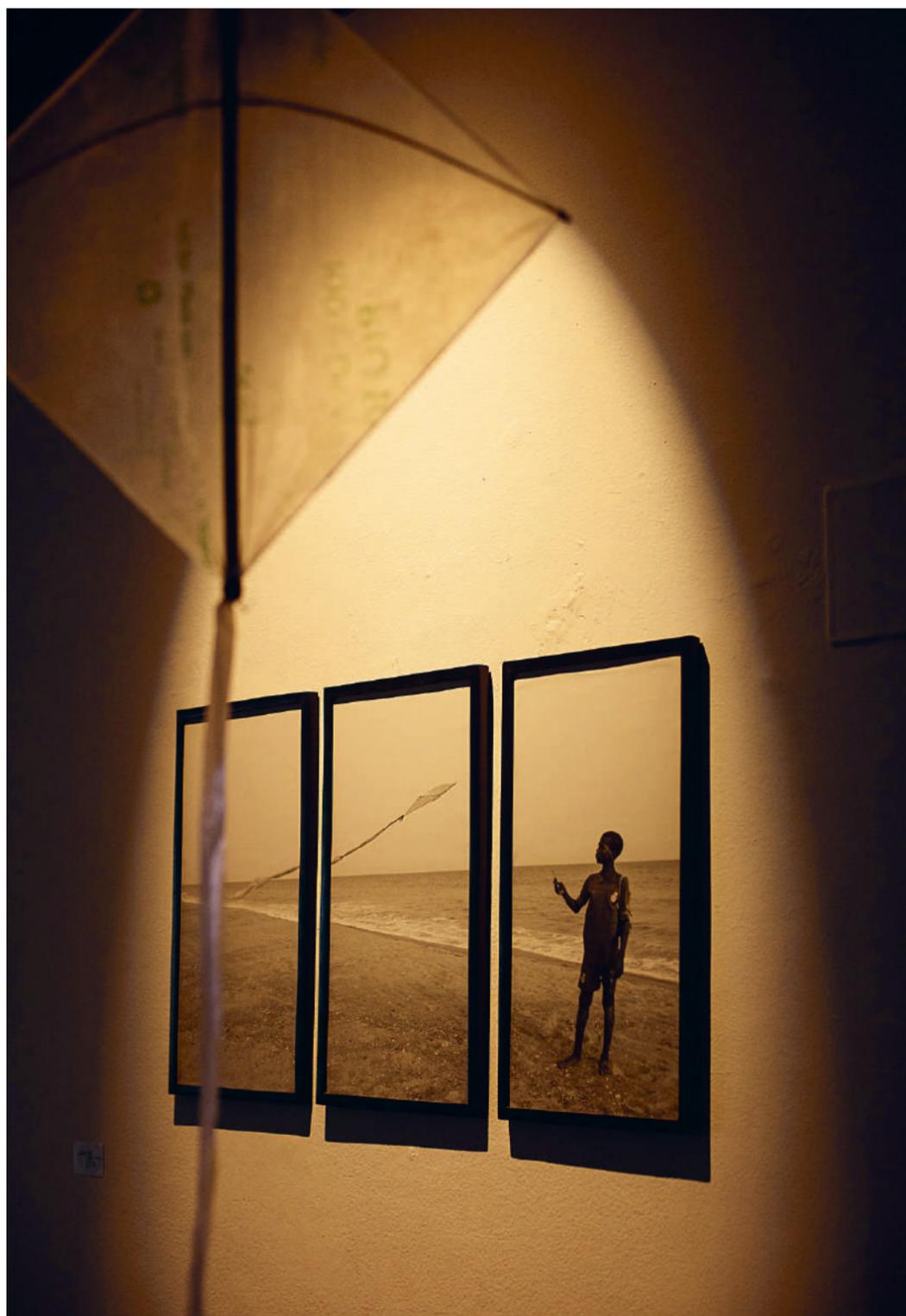
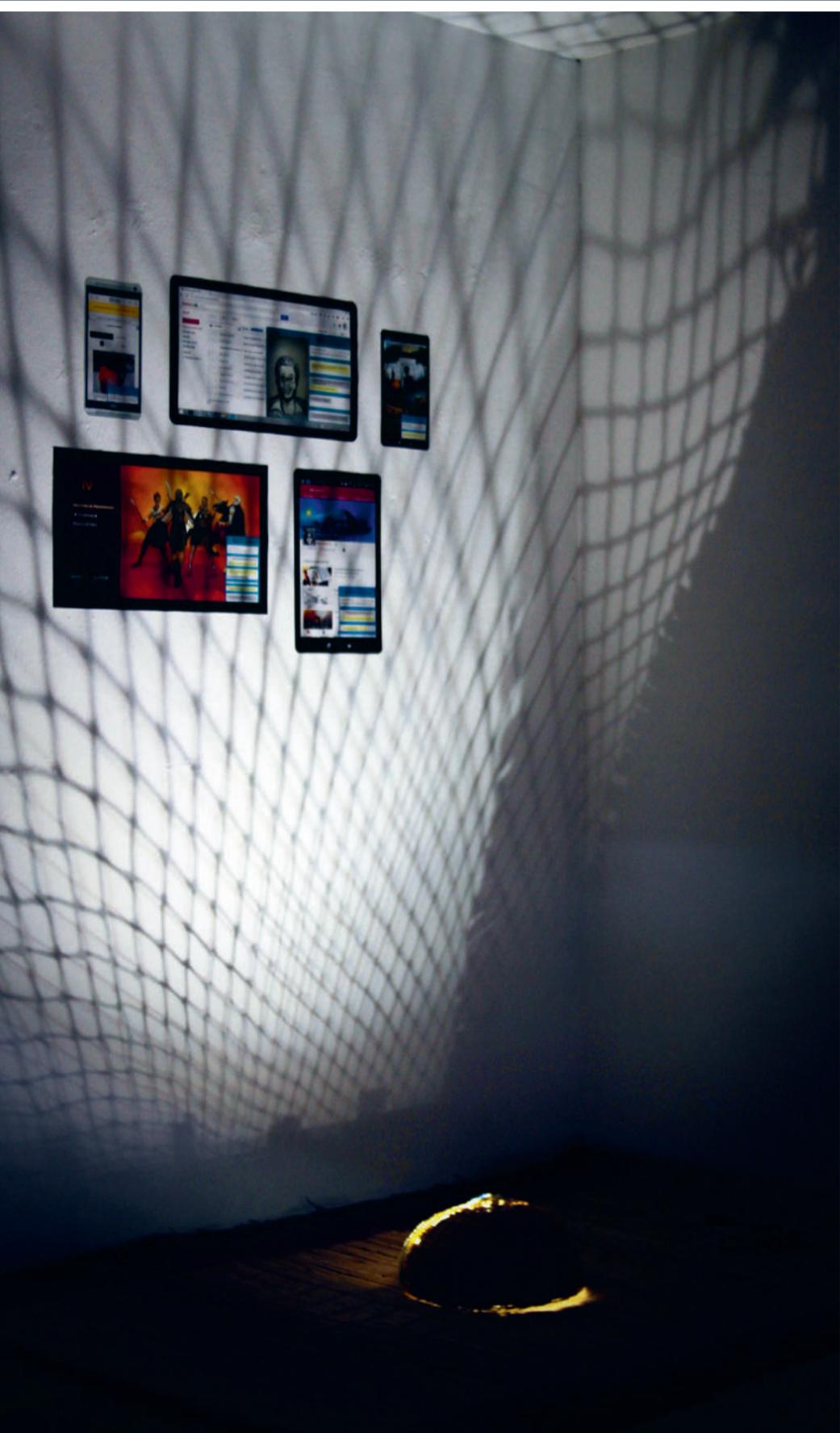
In some areas of Switzerland, there is a mythology of troubled souls (Arme Seelen), who, after living a dishonest life on Earth, are caught and trapped in the glaciers after death as a form of punishment. Anna Katharina Scheidegger was inspired by this myth, and applies it to a broader setting. Here, taking a mixed ethnological, environmental, and psychoanalytical approach, she offers us her vision of a fragile world and damaged nature through photographs and a performance with ice. Her work questions us about our preconceptions and beliefs about the cycle of nature, and the transformation and metamorphosis of the Earth.

Hideyuki Ishibashi is a poet of shadow. What happens if shadow suddenly overpowers light? As part of his work, this inventor-artist is revisiting pre-photographic techniques in order to progress towards the invention of photography. With *Macula*, his photographic installation for Le Fresnoy, he invites us to relive the photographic act.

In her work Anaïs Boudot is – just like Hideyuki Ishibashi – concerned with the process of the appearance of the image and the exploration of photographic techniques. In her constant movement back and forth between gelatin-silver and digital, she works to interrogate the resources that define the medium's specificity. She uses photography to create enigmatic and hypnotic hybrid image that seems timeless. These work on an affective level. "What she summons up at every moment is above all the experience of the doubting gaze, reworking its margins, tripping on the carpet of the invisible, that ungraspable entity for which she must, in spite of it all, find a form, and therefore a kind of truth."

[Excerpt] Léa Bismuth, *Anaïs Boudot en son château intérieur*, February 2017

This exhibition is conceived in partnership with le musée d'Histoire naturelle de Lille.



# LE BÉNIN AU FRESNOY

PAR PATRICK SANDRIN

Je suis très heureux de pouvoir prolonger et agré-  
menter mes relations avec Le Fresnoy par quelques  
voyages aux destinations improbables, vers des  
pays où je me suis investi de nombreuses années.  
Ces expéditions ont été productives d'échanges,  
d'idées, et de pratiques.

Sofia fut ce premier essai, ma fondation y orga-  
nisa un événement d'envergure pour ses vingt ans  
de collaboration avec la scène culturelle bulgare.  
Plus de mille cinq cents mètres carrés d'œuvres  
exposées à l'École des beaux-arts et à la Galerie  
nationale, pour recevoir, en 2010, ABC - Art Belge  
Contemporain, et la présentation du Fresnoy avec  
des œuvres filmiques et photographiques.  
Au programme, colloques, rencontres, classes  
libres, avec de nombreux invités pour les animer,  
dont Georges Didi-Huberman, Dominique Païni,  
Guillaume Désanges, Éric Prigent et Pascale Pronnier  
pour Le Fresnoy.  
L'année suivante, le premier artiste bulgare, Jivko  
Darakchiev se présenta au concours d'entrée, et  
fut sélectionné en première année.

Le Bénin fut un tout autre sujet. Sans aucune insti-  
tution d'enseignement artistique telle que nous  
l'entendons, les jeunes artistes se débrouillent  
seuls, dans les ateliers de leurs aînés ou ailleurs, à  
l'étranger. Ce constat a motivé la proposition que  
j'ai faite à Alain Fleischer, de contribuer à pérenni-  
ser l'accès au Fresnoy pour de jeunes artistes afri-  
cains, geste inauguré en 2010 avec Bakary Diallo  
et Seydou Cissé, deux jeunes artistes maliens.  
Cette mission à Cotonou a pu se concrétiser grâce  
à l'adhésion des artistes locaux, parmi lesquels  
Dominique Zinkpè dont l'engagement fut détermi-  
nant. La réelle émergence d'une vague de  
plasticiens béninois reconnus sur la scène inter-  
nationale a pu en accréditer l'idée et favoriser son  
accomplissement.

Je me suis donc chargé en 2017 d'imaginer et de  
concrétiser une synergie de moyens et de compé-  
tences afin d'obtenir une bourse pour le ou les  
candidats élus, mais surtout pour trouver l'orga-  
nisation locale capable de réunir une sélection de  
jeunes artistes aussi talentueux qu'intéressés par  
les techniques développées au Fresnoy.  
Le Centre arts et cultures d'Abomey-Calavi, dirigé  
par mon ami Dominique Zinkpè, et magistralement  
animé par Marion Hamard, fut notre premier partene-  
naire. Très vite convaincu, il favorisa très large-  
ment l'adhésion générale au projet, et se révéla  
indispensable à la réussite de cette mission.  
Quelques mois d'échanges, un voyage spécifique,  
plusieurs rencontres, une sensibilisation au Fresnoy  
et à ses pratiques, furent nécessaires pour  
convaincre l'Institut français de l'exceptionnelle  
opportunité que représente cet accord, un enjeu  
au cœur de leur mission.  
Aussi je remercie Christine le Ligné qui porta ce  
projet pour l'Institut.

Avril 2018 fut la date décidée pour exposer le travail  
des jeunes artistes sélectionnés, afin qu'un jury en  
désigne le lauréat.

Au préalable, par Skype, avec l'ensemble des  
candidats réunis à l'Institut français de Cotonou,  
et en présence des responsables du Centre arts et  
cultures, Alain Fleischer a défini un sujet, présenté  
Le Fresnoy, et désinhibé les prétendants. Il a aussi  
exprimé son profond désir d'aller les rencontrer

à Cotonou, et de recevoir le lauréat au Fresnoy.  
Sous la direction de Dominique Zinkpè et la bien-  
veillance de Christine le Ligné de l'Institut, Marion  
Hamard et Sophie Négrier furent les chevilles  
ouvrières de ce travail. La sélection des jeunes  
artistes fut la première étape de ce processus.  
La sensibilisation aux pratiques du Fresnoy une  
seconde. L'accompagnement des travaux des  
candidats jusqu'à l'accrochage de leurs pièces  
une mission sur plusieurs mois, ce qui participa  
efficacement à la qualité technique des pièces et  
à leur accrochage.

Nous avons rencontré assez longuement ces jeunes  
artistes, car il nous fallait évaluer leur maturité  
artistique et leur réel intérêt à investir les tech-  
niques qu'offre le numérique dans l'évolution de  
leurs travaux.

Ce travail a pu s'accomplir grâce à la complicité  
éclairée de Marion Hamard et de Sophie Négrier.  
Installations, photographies, films, nous fûmes  
surpris par la qualité et la singularité des œuvres  
présentées, mais plus encore par la motivation de  
ces jeunes artistes béninois.

Sous la présidence d'Alain Fleischer, le jury fut  
composé de Dominique Zinkpè, artiste plasticien  
et directeur du Centre d'arts et cultures d'Abomey-  
Calavi, de Jean Michel Kasbarian et Christine le  
Ligné pour l'Institut français de Cotonou et de  
moi-même.

Éliane Aisso fut la lauréate, elle bénéficiera de  
deux ans de résidence pour suivre le cursus du  
Fresnoy qui l'hébergera et d'une bourse accordée  
par l'Institut français de Cotonou.

Cette sélection fut délicate, discutée, émotionnel-  
lement éprouvante. Deux autres artistes pouvaient  
prétendre à ce prix par leur maturité intellectuelle  
et artistique.

Après avoir consulté notre président Alain Fleischer,  
et obtenu son immédiate approbation, j'ai donc  
décidé d'un prix spécial que je m'engageais à  
financer. Il fut attribué à Moufouli Bello, pour  
trois semaines de résidence au Fresnoy avec la  
commande d'un travail photographique, et dix  
jours à Paris avec des rencontres à l'École des  
beaux-arts, à l'École des arts décoratifs, et au BAL,  
scène dévouée à la photographie documentaire.  
L'Institut, par son directeur Jean Michel Kasbarian,  
décerna un troisième prix à Hermance Donoumassou,  
pour une résidence d'un mois au Fresnoy avec une  
bourse de réalisation pour un projet spécifique.  
Le Fresnoy est ce lieu rêvé pour Éliane Aisso,  
lauréate, et ses fantômes (un sujet dans son  
œuvre), car les techniques contemporaines du  
numérique totalement absentes au Bénin lui ouvri-  
ront des perspectives plastiques qui feront, à n'en  
pas douter, évoluer son travail.

I am delighted to be able to extend and enrich my  
relations with Le Fresnoy with a few trips to unlikely  
destinations, to countries with which I have been  
involved for many years.

These expeditions have generated exchanges,  
ideas and practices.

Sofia was the first attempt. My foundation organ-  
ised a major event there to mark twenty years of  
collaboration with the Bulgarian cultural scene.  
Over one thousand five hundred square metres of  
exhibited works at the École des beaux-arts and at  
the Galerie Nationale in 2010 for ABC - Art Belge  
Contemporain, and the presentation by Le Fresnoy  
with film-based works and photographs.

On the programme: symposiums, discussions, free  
classes led by a wide range of guests including  
Georges Didi-Huberman, Dominique Païni, Guillaume  
Désanges, Éric Prigent et Pascale Pronnier for  
Le Fresnoy.

The following year, the first Bulgarian artist,  
Jivko Darakchiev applied for Le Fresnoy and was  
selected to enter the first year.

Benin was a very different subject. It has no artistic  
training institutions as we know them, and so young  
artists there must manage on their own, by working  
in the studios of their elders or by going abroad. It  
was this situation that prompted my suggestion to  
Alain Fleischer that he help put access to Le Fresnoy  
on a permanent basis for young African artists.  
This initiative began in 2010 with Bakary Diallo and  
Seydou Cissé, two young artists from Mali.

This mission to Cotonou bore fruit thanks to  
the support of local artists. The engagement of  
Dominique Zinkpè, in particular, was decisive. The  
real emergence of a wave of visual artists from Benin  
recognised on the international scene bestowed  
credit on this idea and helped it become a reality.  
In 2017 I therefore took it on myself to imagine  
and implement a synergy of resources and skills  
in order to obtain a grant for the candidate(s)  
who were selected and, above all, to find the local  
organisation capable of bringing together a selec-  
tion of young artists as talented as they were inter-  
ested in the mediums and techniques developed  
at Le Fresnoy.

The Centre arts et cultures in Abomey-Calavi,  
directed by my friend Dominique Zinkpè and  
superbly led by Marion Hamard, was our first part-  
ner. They soon got behind the idea and did much to  
facilitate general support for the project, proving  
essential to the success of this mission.

A few months of exchanges, a special journey,  
several encounters, familiarisation with Le Fresnoy  
and its practices, were all necessary in order to  
convince the Institut français that this agreement  
represents an outstanding opportunity, of key  
importance to their mission.

I therefore wish to thank Christine le Ligné for  
seeing this project through for the Institut.

April 2018 was the date decided to exhibit the work  
of the young artists selected, so that a jury could  
then choose the winner.

To begin with, working on Skype with the set of  
candidates brought together at the Institut français  
in Cotonou, in the presence of staff at the Centre  
arts et cultures, Alain Fleischer defined a subject,  
presented Le Fresnoy and put the applicants at  
ease, while expressing a deep desire to go and

meet them at Cotonou, and to welcome the winner  
to Le Fresnoy.

Under the direction of Dominique Zinkpè and with  
positive input from Christine le Ligné at the Institut,  
Marion Hamard and Sophie Négrier played vital  
roles in this process. Selecting the young artists  
was the first stage, then came familiarisation with  
the practices of Le Fresnoy and shepherding the  
work of the candidates all the way to the hanging in  
the exhibition. Lasting several months, this mission  
efficiently contributed to the technical quality of  
the pieces and their presentation.

We spent a fair amount of time with these young  
artists because we needed to assess their artistic  
maturity and the genuineness of their interest in  
using the potential of digital techniques to develop  
their work.

All this was made possible by the enlightened  
support of Marion Hamard and Sophie Négrier.  
Installations, photographs, films - we were  
surprised by the quality and singularity of the works  
presented, but even more so by the motivation of  
these young artists from Benin.

Chaired by Alain Fleischer, the jury comprised  
Dominique Zinkpè, an artist and director of the  
Centre d'arts et cultures in Abomey-Calavi, plus  
Jean Michel Kasbarian and Christine le Ligné pour  
the Institut français in Cotonou, and myself.

Éliane Aisso, our winner, will be awarded a two-  
year residency to follow the course at Le Fresnoy,  
which will provide accommodation, and will receive  
a grant made available by the Institut français in  
Cotonou.

The selection process was difficult, keenly debated  
and emotionally exhausting. Two other artists also  
had the intellectual and artistic maturity to claim  
the prize.

I discussed this matter with our chairman, Alain  
Fleischer, and, with his approval, decided to create  
a special prize, which I undertook to finance. This  
was awarded to Moufouli Bello, and comprises  
three weeks of residency at Le Fresnoy with a  
commission for a photographic work, and ten days  
in Paris with contacts at the École des beaux-arts,  
the École des arts décoratifs, and at Le BAL, a  
space specialising in documentary photography.  
Through its director, Jean Michel Kasbarian, the  
Institut also awarded a third prize to Hermance  
Donoumassou, for a month-long residency at Le  
Fresnoy and work grant for a specific project.

Le Fresnoy is the ideal place for the winner, Éliane  
Aisso, and for her ghosts (a subject of her work).  
Digital techniques, which simply do not exist in  
Benin, will open up visual perspectives that I am  
sure will help her progress in her work.

# INFORMATIONS PRATIQUES

## CANAL STUDIO, LE JOURNAL DU FRESNOY

Directeur de la publication: ALAIN FLEISCHER  
Coordination: MICHÈLE VIBERT  
Secrétariat de rédaction: SARAH FRAILE  
Ont participé à ce numéro:  
WANG BING, STÉPHANE BOUQUET,  
DANIEL DOBBELS, FÉLICIE D'ESTIENNE  
D'ORVES, JOSÉ-MANUEL GONÇALVÈS,  
PATRICK JOUIN, PASCALE PRONNIER,  
FÉLIX LUQUE SÁNCHEZ, PATRICK SANDRIN,  
ANNIE ZADEK.  
Design graphique: DÉPLI DESIGN STUDIO  
Traductions: CHARLES PENWARDEN (anglais),  
ADEL TINCELIN (français)  
Impression: DESCHAMPS ARTS GRAPHIQUES,  
NEUVILLE-EN-FERRAIN  
Dépôt légal: 2018 - ISSN 1280 - 0384.

## CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Couverture  
Thomas Garnier, *Cénotaphes*, 2018  
Production Le Fresnoy - Studio national  
des arts contemporains.

P. 12 - 13  
productions du Fresnoy 2018,  
de haut en bas et de gauche à droite  
Mili Pecherer, *How glorious it is to  
be a human being*  
Hugo Devechère, *The Crystal & the Blind*  
Olivier Cheval, *Le songe de Lady Hamilton*  
Saïd Afifi, *Yemaya*  
Marina Smorodina, *Piscine*  
June Balthazard, *Le baiser du Silure*  
Varun Sasindran, *Omarska*

p. 14  
De haut en bas et de gauche à droite :  
Mat Collishaw, *Thresholds*, © photographie, 2017  
Graham Carlow, 2017  
Lisa Oppenheim, *Lunagram*, 2010  
Hicham Berrada, *Mesk-ellil*, © photographie,  
Fabrice Sexias, 2015  
Hicham Berrada, *Natural Process Activation*, 2012

p. 16  
De haut en bas et de gauche à droite :  
Moufouli Bello, *IPKE (L'appel)*  
Exposition Fresnoy - Cotonou,  
Sênami, *Imerssion* © photographies,  
Sophie Négrier, 2018

Pour l'ensemble des visuels :  
kamel mennour, Blain|Southern,  
FRAC Grand Large

## LE FRESNOY - STUDIO NATIONAL DES ARTS CONTEMPORAINS

22 rue du Fresnoy / BP 80179  
59202 Tourcoing cedex - France  
+33(0)3 20 28 38 00  
communication@lefresnoy.net  
www.lefresnoy.net

Rejoignez-nous sur les réseaux sociaux:



Toute l'équipe: www.lefresnoy.net  
Adresses e-mail:  
initialeprenomnom@lefresnoy.net

## LES MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION DU FRESNOY

Président: BRUNO RACINE  
Vice-président: GÉRALD DARMANIN, Ministre  
de l'Action et des Comptes publics  
Trésorier: JEAN DIGNE  
Secrétaire: JEAN-FRANÇOIS DUTILLEUL,  
président du directoire, groupe Rabot-Dutilleul

## LES ADMINISTRATEURS

ABDELHAKIM ARTIBA, président de l'université  
Polytechnique de Valenciennes  
DELPHINE CHAMBOLLE, vice-présidente  
culture, université de Lille  
JEAN-CHRISTOPHE CAMART, président  
de l'université de Lille  
FRANÇOIS BOU, directeur général de  
l'Orchestre National de Lille (ONL)  
MARC DROUET, directeur régional des  
affaires culturelles  
ÉGLANTINE DEBOOSERE, conseillère  
municipale et conseillère communautaire de  
la Ville de Tourcoing  
MAGALI DESBAZEILLE, artiste et enseignante  
à l'École supérieure d'art de Cambrai  
VALÉRIE CABUIL, rectrice de l'académie de Lille  
MICHEL LALANDE, préfet du Nord  
LAURENT LE BON, président du Musée Picasso  
JEAN DE LOISY, président du Palais de Tokyo  
FRANCK MADLENER, directeur de l'Ircam  
PETER MAENHOUT, adjoint au maire de la Ville  
de Tourcoing (Culture-Patrimoine)  
JEAN-LUC MONTEROSSO, commissaire d'exposition  
BÉATRICE SALMON, directrice adjointe chargée  
des arts plastiques à la Direction générale de la  
création artistique, ministère de la Culture  
DOMINIQUE PAÏNI, commissaire d'exposition  
et critique d'art  
IVAN RENAR, président de l'ONL et président  
de lille3000  
SOPHIE ROCHER, 1<sup>re</sup> adjointe à la coordination,  
culture et communication, conseillère régionale  
Hauts-de-France  
GRÉGORY TEMPREMANT, vice-président de la  
commission des affaires familiales, conseiller régional  
Hauts-de-France  
ÉDITH VARET, vice-présidente de la commission  
des audits, conseillère régionale Hauts-de-France

## LE FRESNOY - STUDIO NATIONAL DES ARTS CONTEMPORAINS

Président : BRUNO RACINE  
Directeur : ALAIN FLEISCHER  
Administratrice : STÉPHANIE ROBIN  
Coordinateur pédagogique cinéma  
et arts visuels : FRANÇOIS BONENFANT  
Coordinateur pédagogique  
création numérique : ÉRIC PRIGENT  
Consultants pédagogiques : DANIEL DOBBELS,  
MADELEINE VAN DOREN  
Responsable des manifestations  
artistiques : PASCALE PRONNIER  
Directrice de la communication : MICHÈLE VIBERT  
Programmeur cinéma : STÉPHANE ZAWADZKI  
Directeur technique : PASCAL BUTEAUX  
Directeur des productions : LUC-JÉROME BAILLEUL

## HORAIRE D'OUVERTURE

Accueil  
Du lundi au vendredi: 9h30-12h30 / 14h-18h  
Fermeture les jours fériés suivants:  
25 décembre, 1<sup>er</sup> janvier, 22 avril, 1<sup>er</sup> mai, 8 mai,  
30 mai et 14 juillet. Fermeture annuelle en août.

Expositions  
Du mercredi au dimanche  
y compris les jours fériés: 14h-19h  
Fermé le lundi et le mardi.

Cinéma  
L'accueil est ouvert 30 minutes avant le début  
des séances.

## TARIFS

Expositions  
Plein tarif 4 euros, tarif réduit 3 euros  
Gratuit pour les moins de 18 ans  
Gratuit pour tous le dimanche

Cinéma  
Plein tarif 5,50 euros,  
Tarif réduit 4,50 euros  
Tarif abonné 4 euros  
Tarif -14 ans 3 euros

## MÉDIATHÈQUE

Horaires d'ouverture  
Du lundi au vendredi de 14h à 18h.  
Sur rendez-vous 03 20 28 38 81  
pdelattre@lefresnoy.net

## LIBRAIRIE BOOKSTORMING

La librairie est accessible aux horaires  
d'ouverture de l'exposition.

## RESTAURANT

Le Grand Escalier, le restaurant du Fresnoy est  
ouvert le midi du lundi au vendredi, les jeudis,  
vendredis et samedis soirs.  
+33(0)3 20 28 39 75  
legrandescalier@hotmail.com

## RÉSERVATIONS GROUPES

Contact: Anaïs Caquant  
acaquant@lefresnoy.net  
+33(0)3 20 28 38 04

## LOCATIONS D'ESPACES

Contact: Sylvie De Wilde  
sdewilde@lefresnoy.net  
+33(0)3 20 28 38 07

## L'ASSOCIATION DES AMIS DU FRESNOY

Cette association a pour but:  
- de développer et d'inciter l'initiative privée  
par un soutien actif à la création artistique  
contemporaine,  
- de contribuer au développement  
et au rayonnement du Fresnoy -  
Studio national des arts contemporains.  
Contact: amisdufresnoy@gmail.com



## ACCÈS

Métro: Ligne 2 direction CH Dron, station Alsace  
Bus: Ligne 30 direction Forest, rue de Tressin  
ou Hem 4 vents, arrêt Fresnoy.  
De Paris ou Lille: Autoroute A22 / N227 direc-  
tion Villeneuve d'Ascq / Tourcoing, sortie 11  
vers voie rapide (D 656) direction Tourcoing  
blanc-seau  
et sortie 9 « Le Fresnoy - Studio national ».  
De Gand ou Bruxelles: Autoroute A22 / N227  
direction Lille, sortie 13 a vers Croix-Wasquehal,  
puis direction Roubaix, et sortie 9 « Le Fresnoy  
- Studio national ».

## AVEC LA C'ART, ACCÉDEZ À L'ILLIMITÉ

La C'ART vous offre un accès illimité pendant  
un an aux collections et expositions temporaires  
de 09 musées pour 40 euros seulement!

## PARTENAIRES

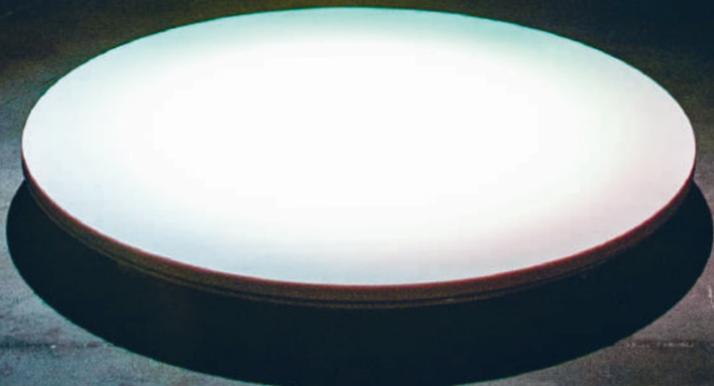
Le Fresnoy - Studio national des arts  
contemporains est financé par le ministère  
de la Culture et de la Communication,  
la Région Hauts-de-France avec  
la participation de la ville de Tourcoing.  
Les équipements techniques ont été  
cofinancés par le FEDER (Fonds européen  
de développement économique et régional).

## PARTENAIRES INSTITUTIONNELS



## PARTENAIRES







**LE FRESNOY**  
STUDIO NATIONAL DES ARTS CONTEMPORAINS

**Concours 2019**  
**Application**

Date limite d'inscription:  
mercredi 24 avril 2019 12h

Application deadline:  
Wednesday 24 April 2019 12:00 am



Inscription en ligne  
Information and application forms:  
[www.lefresnoy.net](http://www.lefresnoy.net)

Si vous êtes désireux de compléter votre formation par un cursus de création unique en son genre, pendant deux années au contact des grands artistes d'aujourd'hui avec accès à des équipements professionnels, un budget de production et dans une large multidisciplinarité, Le Fresnoy vous attend.

If you would like to complete your training with a unique two-year course in contact with some of today's greatest artists, with access to professional equipments, a production budget and a wide multi-disciplinarity, Le Fresnoy is waiting for you.

Rencontre d'information  
et visite:  
mercredi 13 mars 2019 14h  
Information and tour:  
Wednesday 13 March 2019  
2:00 pm

